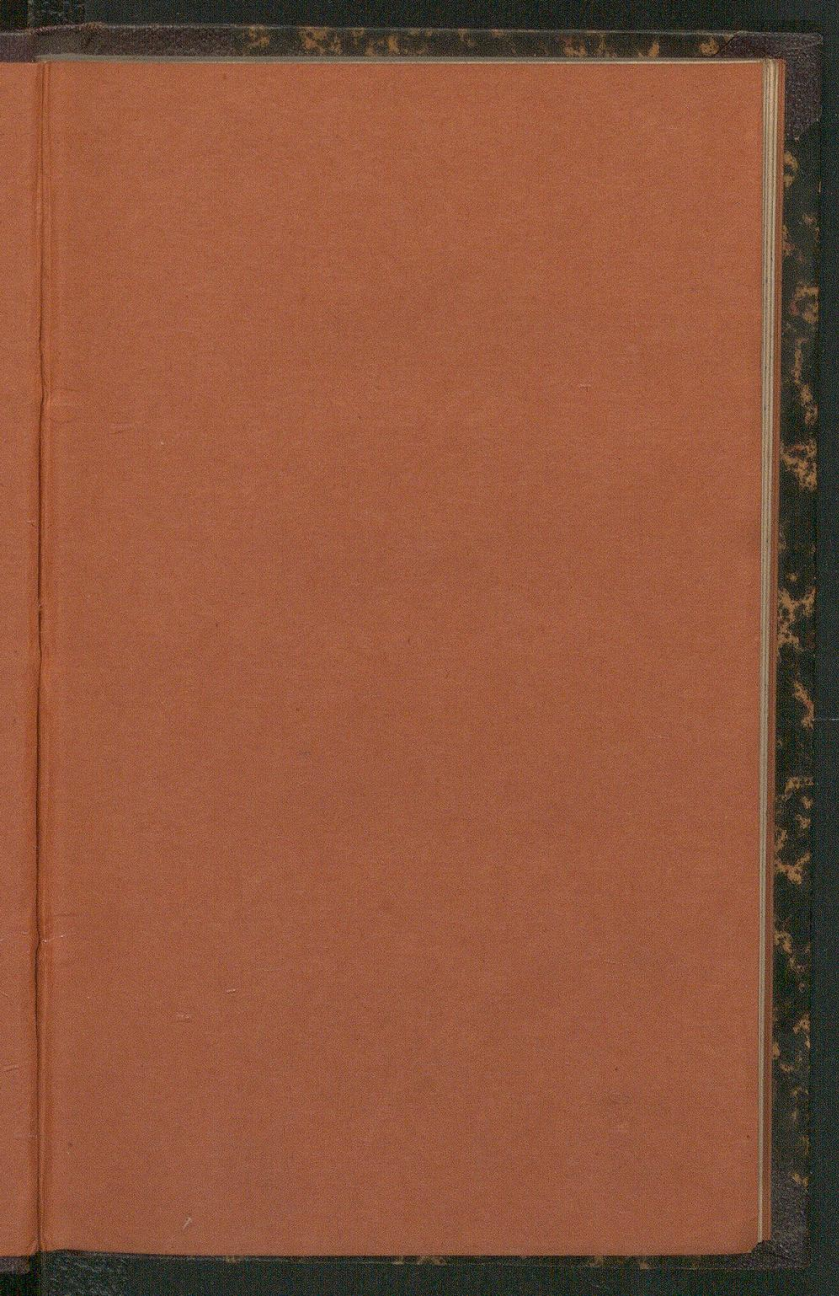
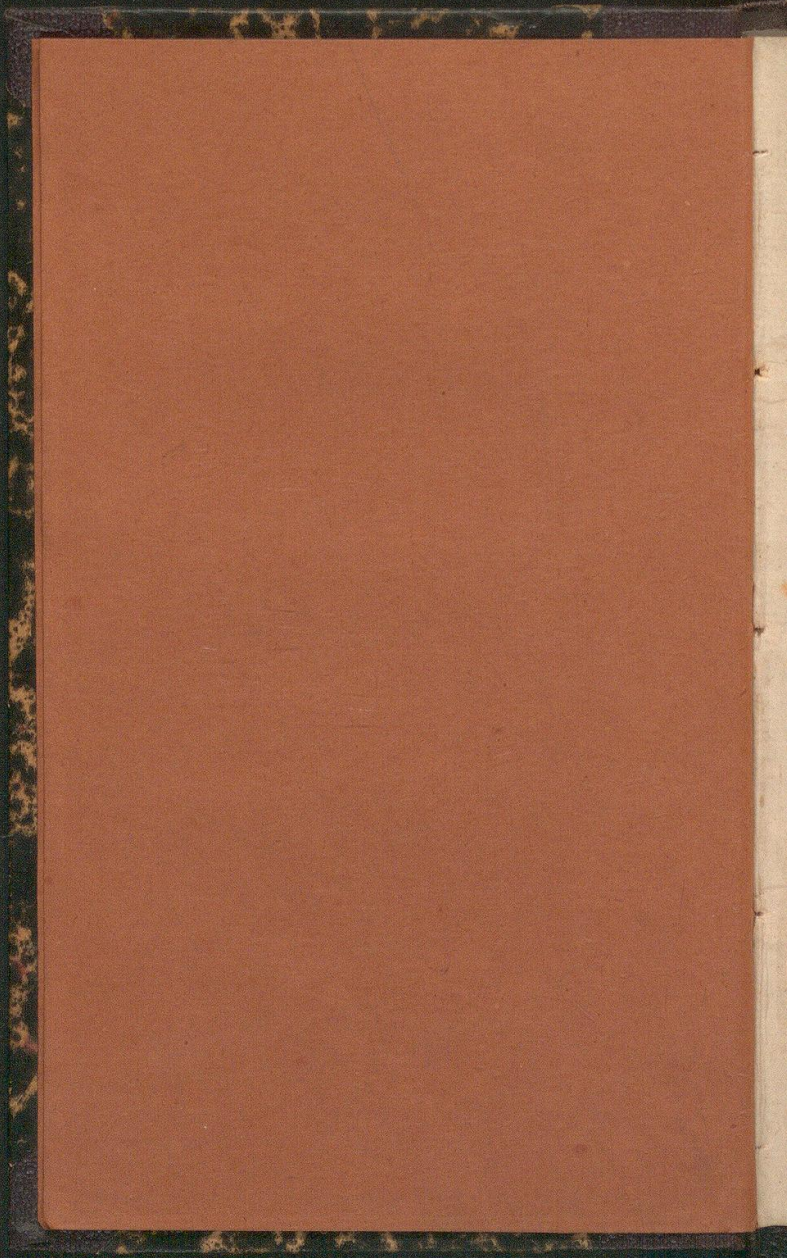


Wiener Stadt-Bibliothek.

4827

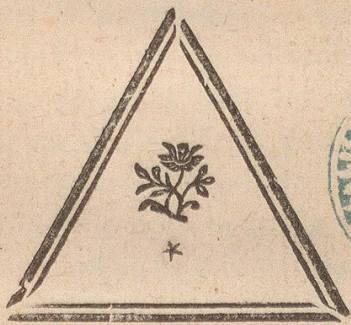
A





4827A

L'ORDRE
 DES
 FRANCS - MAÇONS
 TRAHIS,
 ET LEUR SECRET
 RÉVÉLÉ.



A L'ORIENT,
 Chez G. DE L'ÉTOILE, entre
 l'Equerre & le Compas, vis-à-vis
 du Soleil couchant.

4827A

[Faint, illegible handwriting]

[Faint, illegible handwriting]

[Faint, illegible handwriting]

[Faint, illegible handwriting]





PRÉFACE

NÉCESSAIRE.

Q u i dit un homme , dit un animal curieux : témoins nos premiers parents; témoins nous-mêmes. N'examinons pas si cette curiosité est une vertu ou un défaut , ni quels sont les caracteres qui la font être, ou l'une, ou l'autre: appellons-la vertu, j'ai mes raisons pour cela. La chose ainsi décidée , je puis me vanter, en toute sûreté , d'être l'homme le plus curieux qu'il y ait sur la terre. Depuis que je me connois , je me suis senti une inclination dominante pour tout ce qui avoit

l'empreinte du merveilleux , ou seulement du singulier , sur-tout lorsque j'y trouvois avec cela l'affaisonnement du mystere. Rien ne m'a coûté pour satisfaire cette passion de savoir : j'ai lu , j'ai voyagé , j'ai fouillé partout ; j'ai cherché à connoître tout ce qu'il y a de gens qui se sont rendu fameux par quelque secret , & souvent je le leur ai acheté bien cher. Je n'ai eu pour objet que de découvrir ce que l'on s'obstinoit à me cacher , & de savoir ce que la plupart des hommes ignorent.

Le sujet de ce livre est important. Il intéresse tout le monde ; les uns , par la figure qu'ils y font eux - mêmes ; les autres , par le motif de la curiosité. La

NÉCESSAIRE. v

matiere y est traitée à fond. En un mot , ce sont les mysteres du très - mystérieux , très - ancien & très - vénérable ordre des Francs-Maçons.

Comme j'étois occupé à mettre mon manuscrit au net , j'appris que mon libraire alloit imprimer deux brochures , qu'on lui avoit envoyées de Paris , l'une intitulée , *le secret des Francs-Maçons* , & l'autre , *le catéchisme des Francs-Maçons*. Je les lui empruntai ; & après les avoir lues , je vis qu'on m'avoit abrégé une grande partie de mon travail. En effet , quoique l'auteur du *secret des Francs - Maçons* ne donne pas une idée complete de cet ordre fameux , & qu'il se trompe à

vj *PRÉFACE*

divers égards , ce qu'il dit est en général si conforme à la vérité , & conté avec tant d'agrément , que je conseillai au libraire d'imprimer la piece telle qu'elle étoit , sauf à y joindre un supplément pour en corriger les fautes & en remplir les omissions. Pour le *catéchisme*, je n'en jugeai pas si favorablement. On y trouve , à la vérité , la réception des maîtres , avec l'histoire d'Hiram ou d'Adoniram , omise ou mal rapportée dans le *secret des Francs-Maçons* , & les principales questions que les freres se font entr'eux pour se reconnoître : mais il y a tant d'omissions , sur-tout dans le *catéchisme* proprement dit , qu'il a fallu me contenter d'en

NÉCESSAIRE. vij
extraire ce qu'il y en avoit de
bon , & changer ou suppléer
entièrement le reste. J'y ai donc
ajouté quantité de choses , (1)
que mes recueils m'ont fournis ;
& de tous ces membres, jusqu'a-
lors dispersés , j'ai formé un
corps complet de science Franc-
Maçonne.

Afin donc que le lecteur
sache à quoi s'en tenir, je dois
l'avertir qu'il peut faire fonds
sur ce qui est dit dans le *secret*
des Francs-Maçons , à quelque
peu d'articles près (2) qui se

(1) Les plus considérables de ces additions
sont le chiffre des Francs-Maçons ; une expli-
cation exacte de leur signes & de leurs mots ;
des remarques sur divers usages de la maçon-
nerie, dont je n'ai pas eu occasion de parler
ailleurs ; & deux plans de loges.

(2) Les principaux de ces articles sont la

viii *PRÉFACE*

trouvent rectifiés dans la suite ; qu'à l'égard des omissions , j'y ai mis ordre dans le supplément ; mais que pour le supplément même , il peut y ajouter une foi entière.

C'est dans cet état que je suis convenu avec mon libraire de publier ce recueil. Il n'y a qu'un seul article sur quoi nous avons eu de la peine à nous accorder ; c'est celui du titre : car messieurs les libraires , quand ils sont possesseurs d'un manuscrit , s'arrogent le droit de lui donner le nom qu'il leur plaît. Il a voulu

réception des maîtres , l'histoire d'Hiram ou Adoniram , l'énumération & l'explication des signes & des mots , sur quoi il faut absolument avoir recours au supplément.

NÉCESSAIRE. ix

absolument intituler cet ouvrage, *l'Ordre des Francs-Maçons trahi*. J'ai eu beau représenter que ce titre portoit avec soi une note d'infamie pour la personne de l'auteur, il a fallu céder ; mais ce n'a été qu'à condition de détruire cet odieux soupçon dans ma *préface* ; & c'est ce que je vais faire, en m'adressant aux Francs-Maçons.

Oui, Messieurs, il est vrai, & très-vrai que vous êtes trahis ; mais vous allez voir que ce n'est point moi qui suis le traître : voici le fait. Je vous ai dit que né excessivement curieux, vous devez conclure de là que vos secrets n'ont pas manqué d'enflammer ma curiosité. Le plus court étoit de me faire Franc-

x *PRÉFACE*

Maçon ; mais le serment que vous exigez m'a toujours fait de la peine. Il a donc fallu chercher à me satisfaire par quelque autre voie. J'ai tout employé pour cela , & j'ai enfin trouvé un de vos membres indignes , (car il y en a parmi vous , comme dans toutes les autres sociétés) que j'ai su engager par mes bienfaits , à me révéler vos mysteres. D'abord je me suis effayé sur quelques-uns de vos freres , que j'ai tous fait donner dans le panneau. Enhardi par ce succès , j'ai eu l'audace de m'introduire dans vos loges ; & depuis dix ans que je les fréquente , je me suis si bien mis au fait de tout ce qui concerne votre ordre , que je me sens en état de prêter


NÉCESSAIRE. xj

le collet au plus profond de vos docteurs. Vous pouvez en faire l'expérience en vous adressant à mon libraire , il aura soin de vous faire tenir mes réponses.

Si vous êtes d'assez bonne foi , Messieurs , pour convenir que ce que j'avance dans cet ouvrage est vrai , vous vous retrancherez sans doute , à dire que ce n'est pas tout , que je ne dis point en quoi consiste le *grand secret* de votre ordre , & qu'il est impossible que ce secret soit jamais révélé. J'apprends même que déjà quelques uns de vous se sont exprimés de la sorte sur le bruit que mon livre fait dans le monde , avant que d'y paroître ; & c'est effectivement ce que vous pouvez dire de plus propre à donner le change au

public, qui aura peine à croire que vos mysteres se réduisent à si peu de chose. Nous savons pourtant, vous & moi, ce qu'il en est; & vous me permettrez bien de déclarer à ce même public, à qui vous voulez en imposer, que je consens à passer pour un imposteur, s'il y a d'autres secrets, parmi vous, que ceux qui se trouvent dans mon livre (3)

(3) Je n'ignore pas qu'il court un bruit vague parmi les Francs-Maçons, touchant un certain ordre qu'ils appellent les *Ecoffois*, supérieur, à ce qu'on prétend, aux Francs-Maçons ordinaires, & qui ont leur secret à part. Je ne déciderai rien sur la réalité de cet ordre, & j'aime mieux convenir que j'ignore leurs mysteres, que d'en parler mal-à-propos. Ce que je puis assurer hardiment, c'est que s'ils ont quelque secret particulier, ils en sont extrêmement jaloux, puisqu'ils le cachent aux *maîtres* mêmes de la maçonnerie.



AU TRÈS-VÉNÉRABLE
FRERE PROCOPE,
MÉDECIN
ET FRANC-MAÇON,

*L'un des vénérables des vingt-deux
Loges établies à Paris.*

VÉNÉRABLE,

*Le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui
concerne l'ordre illustre des Francs-Maçons ,
m'a déterminé à vous présenter ce petit ouvrage.*

*S'il paroît d'abord devoir faire quelque tort
à la confrérie maçonne , il doit , ce me semble ,
d'un autre côté , engager vivement les chefs
d'ordre , à terminer au plutôt le grand ouvrage
de la réformation , qu'on médite depuis long-
temps. On alloit , dit-on , chasser du corps un
nombre considérable de freres , qui le déshe-*

norent par la bassesse de leur caractère & par le vil intérêt qui les anime : de vingt-deux loges qui sont à Paris, on comptoit n'en conserver que douze.

Ce coup, également sage & terrible, mais nécessaire, n'a été différé si long-temps que par la crainte que l'indiscrétion des exclus irrités ne révélât à l'univers les sacrés mystères, qu'aucun profane n'auroit jamais pu pénétrer.

Vous voyez à présent que vous n'avez rien à craindre de leur côté à cet égard, & vous pouvez hardiment arracher, du corps de votre auguste société, des membres ulcérés, qui ne méritèrent jamais d'y être admis.

Cette grande affaire terminée, il faudra, comme vous le sentez bien, faire acquisition de nouveaux signes. Il seroit peu utile d'ajouter quelque chose aux anciens, vous seriez toujours exposés à quelque méprise : d'ailleurs, pourquoi épargner dans une chose qui coûte si peu ?

Je vous laisse le soin d'instruire au plutôt, de tout ceci les sages de votre ordre, tant en France qu'en Angleterre, afin de prendre, de concert, des signalements certains, que vous ne confierez dans la suite qu'à des sujets capables de les conserver fidèlement. Il sera peut-être aussi à propos de publier qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que je donne ici pour être le secret des Francs-Maçons.

É P I T R E. xv

Cette vive & persuasive éloquence, qui vous est si naturelle, vous répond d'avance que vous trouverez bien des crédules. Les Francs-Maçons & les négociateurs ne doivent jamais convenir qu'on les a devinés.

Je suis par trois fois,


V É N É R A B L E,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,



ALPH. J. J. L. 7. L. N. J. V.

(Cette signature n'est point dans l'édition de Paris, il n'y a que l'équerre & le compas. L'auteur ignoroit apparemment le chiffre des Francs-Maçons : j'y ai supplée, en mettant ici son nom.)

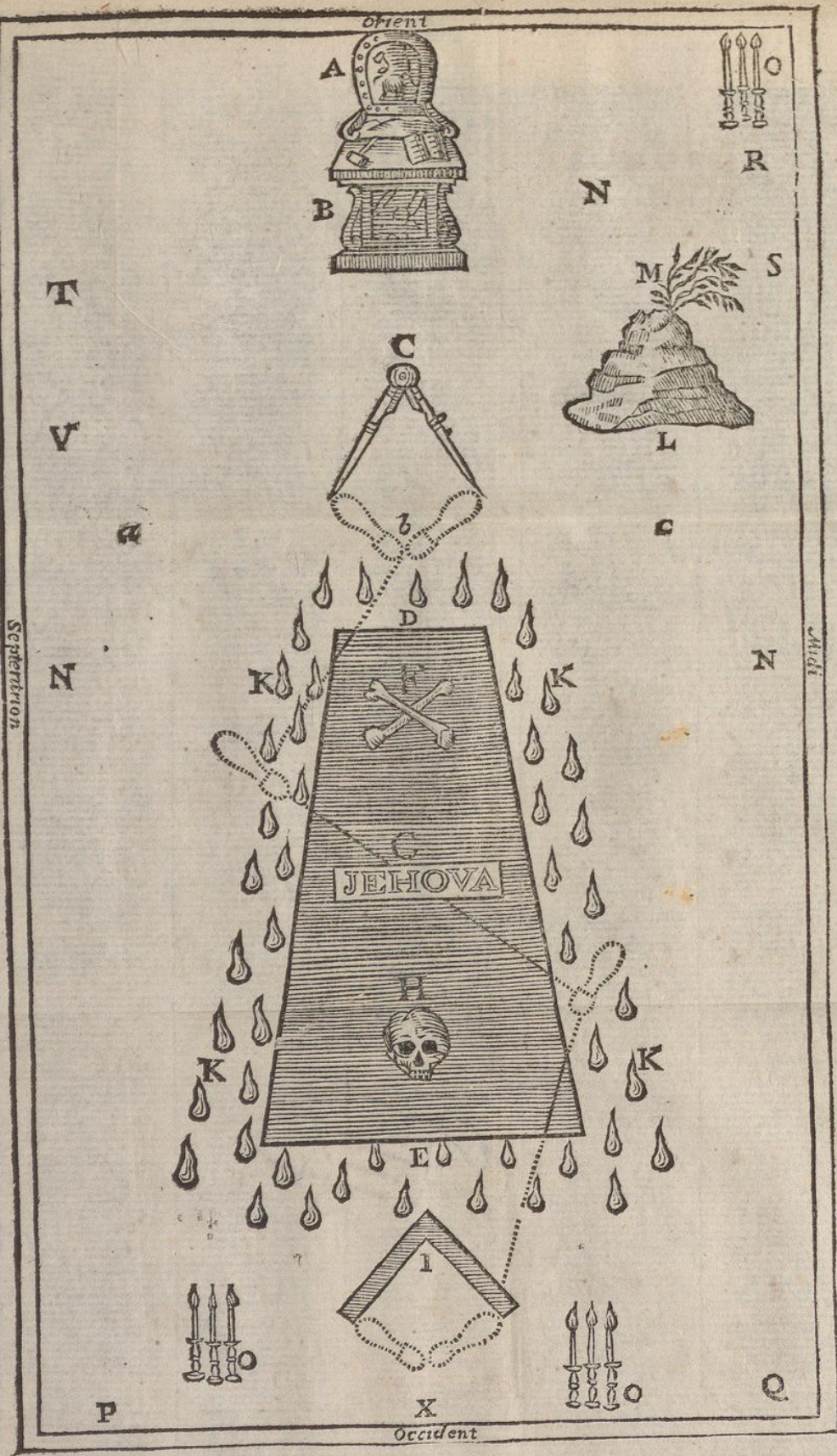


 AVERTISSEMENT.

Lorsqu'on est obligé de composer un ouvrage avec la plus grande précipitation, il est impossible qu'il ne se glisse quelques redites, ou quelque négligence de style. Je fais volontiers des excuses sur celles qui pourront se rencontrer dans cet ouvrage; mais j'ai cru devoir, en quelque façon, sacrifier l'expression à l'exactitude des faits que je rapporte. Si, par rapport à cet article, j'ai pu omettre quelque chose, ou n'en pas dire assez, j'écouterai avec plaisir tout ce qu'on me dira, & j'en ferai usage pour perfectionner ce que je prépare actuellement sur cette matière.

On trouvera à la fin de ce volume un recueil de pièces de vers, & de chansons maçonniques: on les a imprimées d'après un petit livre que les Francs-Maçons ont fait graver en 1737. Quoiqu'on ne fasse aucun mystère de ce livre, on ne le donne cependant qu'aux frères de l'ordre; il leur en coûte un écu pour l'avoir.

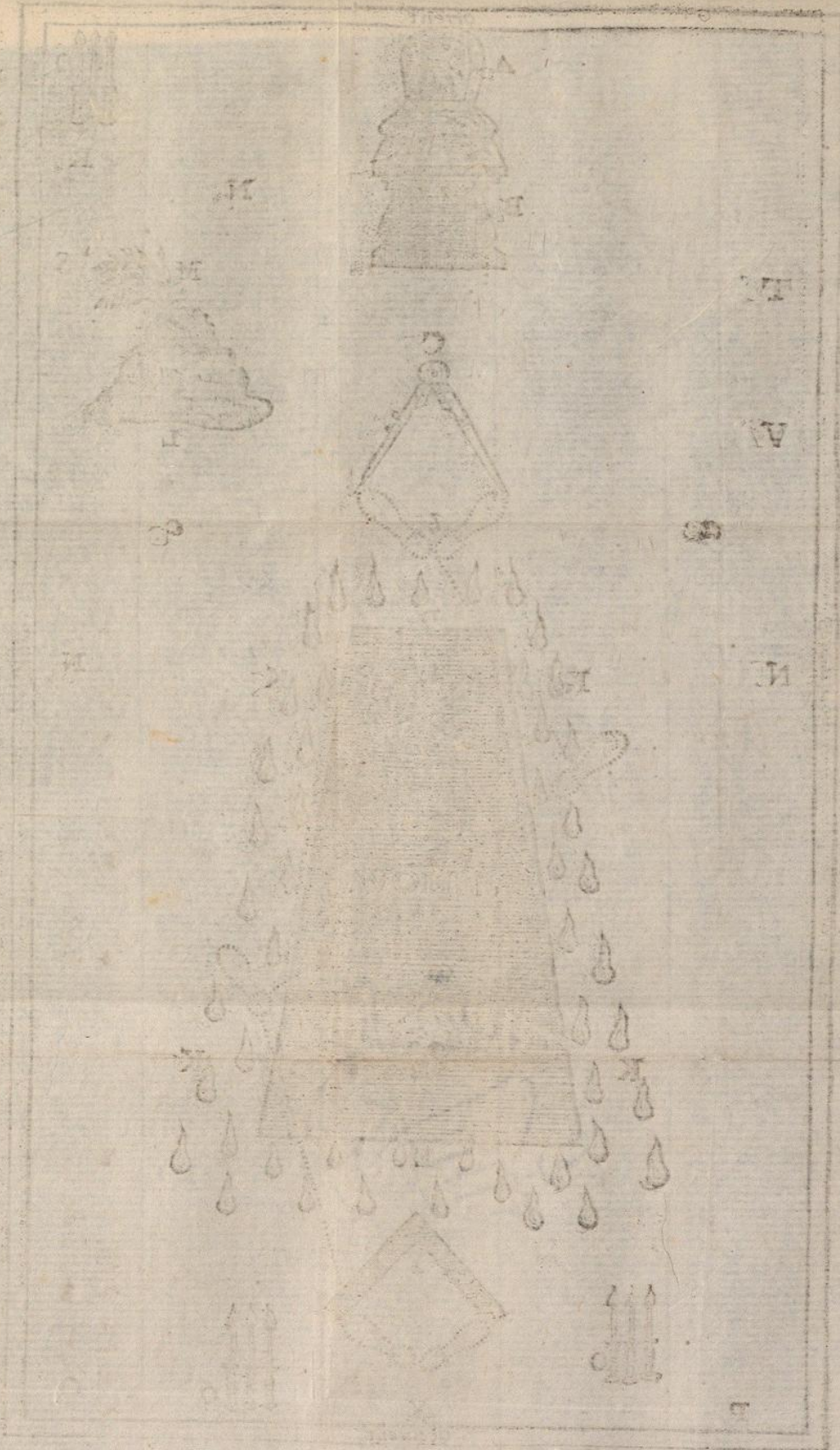
LE SECRET



VÉRITABLE PLAN DE LA LOGE DE RÉCEPTION D'UN MAÎTRE.

- | | | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>A. Fauteuil du Grand-Maître.
 B. Espece d'Autel, sur lequel il y a une Bible & un Maillet.
 C. Compas.
 D.-E. Cercueil.
 F. Os en sautoir.
 G. Ancien mot du Maître.</p> | <p>H. Tête de mort.
 I. Equerre.
 K. K. K. K. Larmes.
 L. Montagne.
 M. Branche d'Acacia.
 N. N. N. Les trois Freres qui tiennent un rouleau de papier.
 O. O. O. Les neuf Lumie-</p> | <p>res, placées trois à trois.
 P. Premier Surveillant.
 Q. Second Surveillant.
 R. L'Orateur.
 S. Les Freres Visiteurs.
 T. Le Secretaire.
 V. Le Trésorier.
 X. Le Récipiendaire.</p> |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

N.B. Quelques Francs-Maçons prétendent qu'aux endroits marqués ici par les trois petites lettres *a*, *b*, *c*, on doit représenter le Soleil, l'Etoile flamboyante & la Lune. Mais quoique cet usages'observe constamment dans les Loges d'Apprenti & de Compagnon, il n'en est pas de même dans les Loges de Maître.



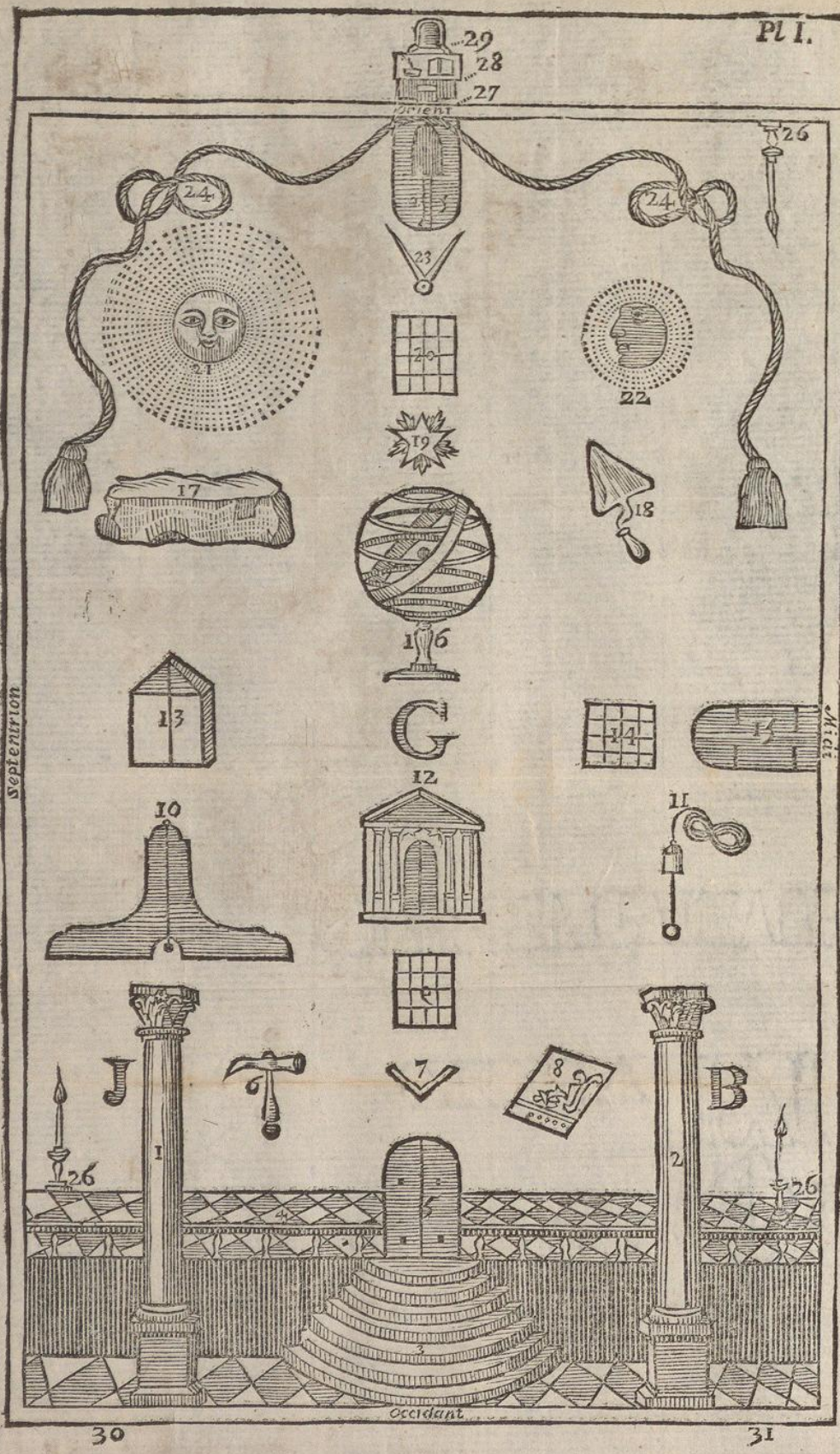
VÉRITABLE PÉRIE
 DE LA LOGE DE RÉCEPTION
 DU M A I T R E

A. Fautou de Grand Maître
 B. Fautou de Grand Maître
 C. Fautou de Grand Maître
 D. Fautou de Grand Maître
 E. Fautou de Grand Maître
 F. Fautou de Grand Maître
 G. Fautou de Grand Maître
 H. Fautou de Grand Maître
 I. Fautou de Grand Maître
 K. Fautou de Grand Maître
 L. Fautou de Grand Maître
 M. Fautou de Grand Maître
 N. Fautou de Grand Maître
 O. Fautou de Grand Maître
 P. Fautou de Grand Maître
 Q. Fautou de Grand Maître
 R. Fautou de Grand Maître
 S. Fautou de Grand Maître
 T. Fautou de Grand Maître
 U. Fautou de Grand Maître
 V. Fautou de Grand Maître
 W. Fautou de Grand Maître
 X. Fautou de Grand Maître
 Y. Fautou de Grand Maître
 Z. Fautou de Grand Maître

M. B. Ouellet, Grand Maître de la Loge de Réception, a été élu le 15 Mars 1785. Il a été élu par les votes de la Loge de Réception, et a été élu par les votes de la Loge de Réception. Il a été élu par les votes de la Loge de Réception, et a été élu par les votes de la Loge de Réception. Il a été élu par les votes de la Loge de Réception, et a été élu par les votes de la Loge de Réception.

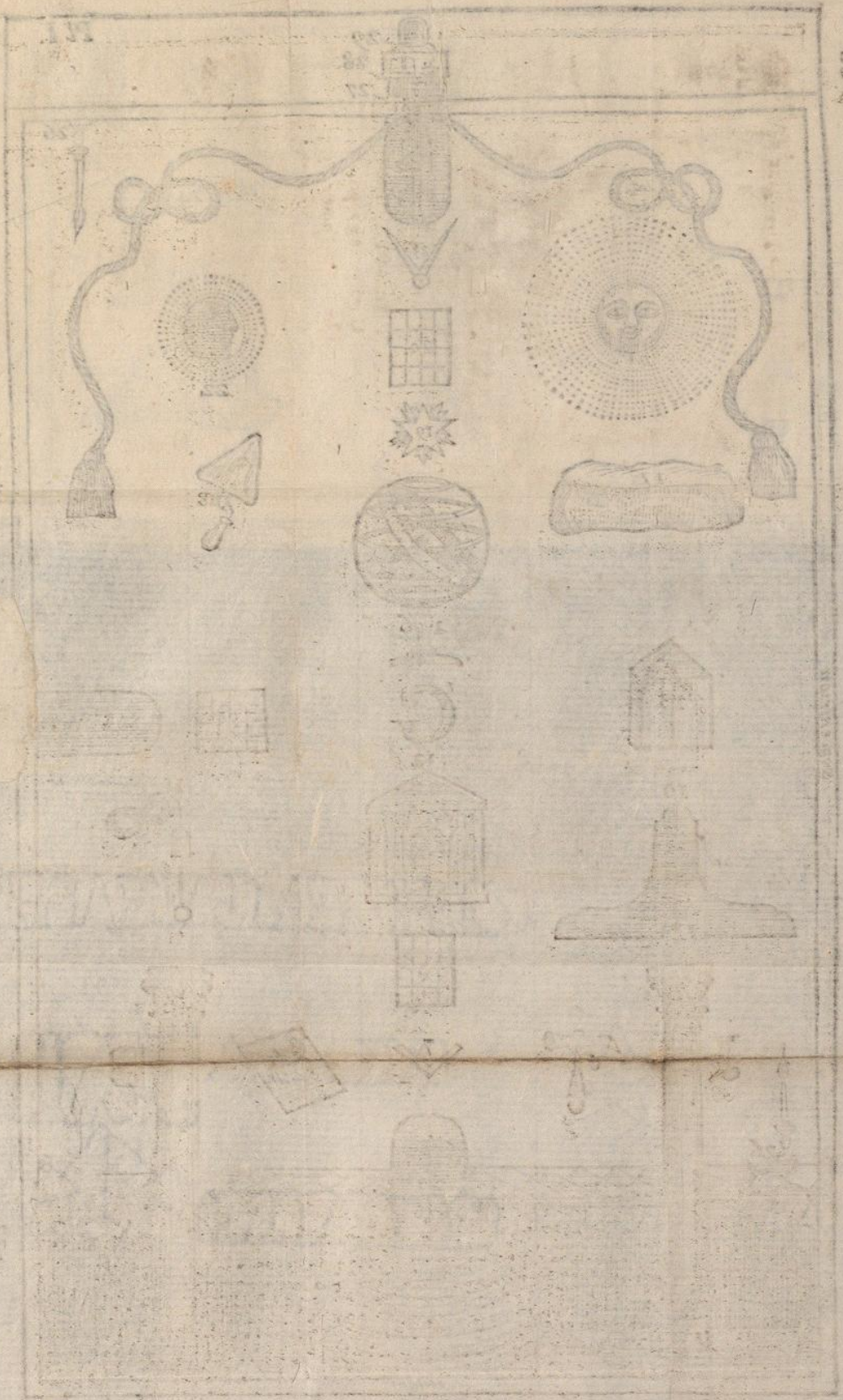
33
33
33
33
33

32
32
32
32
32



VÉRITABLE PLAN
DE LA LOGE DE RÉCEPTION
D'UN APPRENTI-COMPAGNON.

- | | | |
|------------------------------------------------------|------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------|
| 1. La Colonne Jakin. | 13. La Pierre cubique taillée en pointe. | 27. Tabouret. |
| 2. La Colonne Boaz. | 14. Fenêtre du midi. | 28. Table. |
| 3. Les sept marches pour monter au Temple. | 15. Porte du Midi. | 29. Fauteuil du Grand-Maître. |
| 4. Le Pavé Mosaïque. | 16. La Sphere. | 30. Place du premier Surveillant. |
| 5. Porte d'Occident. | 17. La Pierre brute. | 31. Place du second Surveillant. |
| 6. Le Marteau. | 18. La Truelle. | 32. 32. Place des Maîtres. |
| 7. L'Equerre. | 19. L'Etoile flamboyante. | 33. 33. 33. Place des Apprentis-Compagnons, excepté le dernier reçu. |
| 8. La planche à tracer. | 20. Fenêtre d'Orient. | |
| 9. Fenêtre d'Occident. | 21. Le Soleil. | |
| 10. Le Niveau. | 22. La Lune. | |
| 11. La Ligne perpendiculaire, le Plomb, ou l'Applob. | 23. Le Compas. | |
| 12. Portail de la Chambre intérieure. | 24. La Houpe dentelée. | |
| | 25. Porte d'Orient. | |
| | 26. 26. 26. Les trois Lumières. | |



23

24

25

26

VERBODEN TOEGANG
DE LA LOCE DE RECHT
DE WATERSCHAP

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.



LE SECRET

D E S

FRANCS-MAÇONS.

DE toutes les sociétés, que les hommes ont pu former entr'eux depuis le commencement du monde, il n'y en eut jamais de plus douce, (1) de plus sage, de plus utile, & en même temps de plus singulière, que celle des Francs-Maçons.

(1) Il y a un ordre bien plus ancien que celui des Francs-Maçons, & dont le nom seul porte avec soi toute la douceur que pourroit souhaiter l'homme le plus difficile sur cet article; on l'appelle l'ordre de la liberté. Moïse, dit-on, en est le fondateur: je crois qu'on ne peut guere dater de plus loin. Cet ordre est encore en vigueur aujourd'hui. Les associés portent à la boutonniere de la veste une chaîne,

Unis ensemble par le tendre nom de *freres*, ils vivent dans une intelligence qui ne se rencontre que rarement, même parmi ceux que les liens du sang devroient unir le plus étroitement. Cette union intime, qui fait tant d'honneur à l'humanité en général, répand, dans le commerce particulier que les Francs - Maçons ont entr'eux, des agréments dont nulle autre société ne peut se flatter.

Comme mon dessein principal n'est pas de faire ici l'éloge des Francs-

d'où pend une espee de médaille, qui, par sa figure, représente une des tables de la loi. A la place des préceptes, il y a d'un côté deux ailes gravées, avec cette légende au dessus : *Virtus dirigit alas*. On fait que les ailes sont le symbole de la liberté. Sur le revers on voit une grande *M.* qui signifie Moïse; au dessous, quelques chiffres Romains; & en bas, en chiffres Arabes, 6743. C'est apparemment pour faire voir qu'ils savent faire usage de leur liberté, que ces associés ont commencé par supprimer une des tables de la loi. On ne peut dire quelle est celle qu'ils ont conservée, car on n'y voit aucune trace des commandemens de Dieu. Peut-être que le peu qui en seroit resté, auroit été encore trop gênant pour un ordre où l'on ne respire que la liberté. Les femmes y sont admises, comme de raison.

Maçons, je n'entreprendrai point de démontrer méthodiquement les propositions que je viens d'avancer : ce sont des vérités de fait dont on pourra recueillir les preuves dans la suite de ma narration.

L'ordre des Francs-Maçons a été exposé de tout temps à bien des contradictions. Le secret, qu'on observe scrupuleusement sur tout ce qui se passe dans l'intérieur de leurs assemblées, a fait concevoir des soupçons très-désavantageux à l'ordre entier.

Les femmes, qui veulent être partout où il y a des hommes, ont été extrêmement scandalisées de se voir constamment bannies de la société des Francs - Maçons. Elles avoient supporté plus patiemment de n'être point admises dans plusieurs ordres (2) qui ont fleuri en France à différentes re-

(2) Tels étoient l'ordre de la *Méduse*, établi à Toulon par M. de Vibray; celui de la *Grappe*, à Arles, par M. de Damas de Gravaison; celui des *Trancardins*, si célébré par les belles chansons de M. l'Ainé; & enfin l'ordre de la *Boisson* qui se forma

4 LE SECRET

prises. C'étoient autant de sociétés bachiques, dans lesquelles on ne célébroit que le dieu du vin : on y

dans le Bas-Languedoc au commencement de 1703. M. de Posquieres, gentilhomme du pays, fut nommé grand-maitre, & il prit le nom de *frere François Réjouissant*. Comme ce nouvel ordre enchériffoit sur tous ceux qui avoient paru jusqu'alors, on lui donna le titre de l'étroite observance. J'ai cru faire plaisir au public d'en rapporter ici les statuts : l'élégance, le goût, la délicatesse qui y regnent, donnent une idée bien favorable de l'ordre & de l'auteur.

*Frere François Réjouissant ,
Grand-Maitre d'un ordre bachique ,
Ordre fameux & florissant ,
Fondé pour la santé publique ,
A ceux qui ce présent statut
Verront & entendront , salut.*

*Comme l'on fait que dans la vie ,
Chacun , au gré de ses desirs ,
Cherche à se faire des plaisirs ,
Selon que son goût l'y convie ;
Nous qui voyons que nos beaux jours ,
Et l'heureux temps de la jeunesse
Fuients avec tant de vitesse ,
Que rien n'en arrête le cours ;*

chantoit quelques hymnes à l'honneur
 du dieu de Cythere ; mais on se
 contentoit de chanter, tandis qu'on
 offroit à Bacchus des sacrifices très-
 amples & très-réels. Il ne fut pas dif-
 ficile d'éloigner les femmes de pareil-
 les sociétés ; elles s'en exclurent elles-

*Et voulant que le peu d'années
 Qui nous conduisent à la mort,
 Soient tranquilles & fortunées,
 Malgré les caprices du sort ;
 De notre certaine science,
 Parmi la joie & l'abondance,
 Débarrassés de tout souci,
 Hors de celui de notre panse,
 Nous avons, dans une séance,
 Dressé les statuts que voici.*

*Dans votre auguste compagnie
 Vous ne recevrez que des gens
 Tous bien buvants & bien mangeants ;
 Et qui menent joyeuse vie.*

*Mêlez toujours dans vos repas,
 Les bons mots & les chansonnettes ;
 Buvez rasade aux amourettes ;
 Mais pourtant ne vous grisez pas.*

67 LE SECRET
mêmes par vanité, & elles couvrèrent
du spécieux prétexte de décence;
ce qui n'étoit au fond qu'une attention
réfléchie sur leur charmes.

*Que si, par malheur, quelque frere
Venoit à perdre la raison,
Prenant pitié de sa misere,
Remenez-le dans sa maison.*

*Pour boire du jus de la treille,
Servez-vous d'un verre bien net,
Mais n'embouchez pas la bouteille,
Car je sais quel en est l'effet.*

*Je veux que désormais à table
Chacun boive à sa volonté,
Les plaisirs n'ont rien d'agréable
Qu'autant qu'on a de liberté.*

*Ne faites jamais violence
A ceux qui refusent du vin;
S'ils n'aiment pas ce jus divin,
Ils en font bien la pénitence.*

*Dans mes hôtels, si d'aventure,
Un frere salit ses discours
Par la moindre petite ordure,
Je l'en bannis pour quinze jours.*

DES FRANCS-MAÇONS. 7

Elles ont pensé bien autrement de l'ordre des Francs-Maçons. Lorsqu'elles ont su avec quelle modération ils se comportoient dans leurs repas, tant solennels que particuliers, elles n'ont pas pu imaginer quelles étoient les raisons que ces respectables confreres avoient eues, pour les exclure de leur société. Persuadées que, sans elles, les hommes ne peuvent goûter que des plaisirs criminels, elles ont donné les couleurs les plus odieuses aux délices dont les Francs-Ma-

*Que si ces peines redoublées
Sur lui ne font aucun effet,
Je veux que son procès soit fait,
Toutes les tables assemblées.*

*Gardez-vous sur-tout de médire,
Et lorsque vous serez en train
De vous divertir & de rire,
Ménagez toujours le prochain.*

*Enfin quand vous serez des nôtres
Dans vos besoins secourez-vous;
Le plaisir de tous le plus doux,
C'est de faire celui des autres.*

8 L E S E C R E T

çons jouissent dans leurs assemblées.

Tous ces soupçons injurieux disparaîtront bientôt, lorsque je décrirai ce qui se passe dans les assemblées de la maçonnerie. Il est bien vrai que ce sont les plaisirs qui les rassemblent, mais ils ne connoissent que ceux que le repentir ne suit jamais. Cela suppose un goût juste & décidé, qui, en les portant à tout ce qui est bon & aimable, leur inspire en même temps de ne rien rechercher avec passion. Cette paisible situation du cœur, qui est bien éloignée de l'ennuyeuse indifférence, fait naître sous leurs pas des plaisirs toujours nouveaux. Ils seroient peut-être plus vifs, s'ils étoient secondés des passions; mais seroient-ils aussi doux, aussi fréquents, aussi durables? Je m'en rapporte à ceux qui en ont fait l'expérience. Je prendrois aussi volontiers pour juges les femmes elles-mêmes; mais je n'écouterois que celles que la maturité de l'âge, ou la décadence de quelques appas, rendent susceptibles de certains accès de raison.

Un soupçon d'une autre espece a paru mériter bien plus d'attention. On avoit imaginé qu'il y a tout à craindre pour la tranquillité de l'état, de la part d'une société nombreuse de gens de mérite, unis si intimement sous le sceau du secret. On a cru d'abord, qu'en éloignant les femmes de leurs assemblées, ils avoient eu en vue d'en bannir l'inutilité & l'indiscrétion, pour se livrer entièrement aux affaires les plus sérieuses.

Je conviens que ce soupçon avoit quelque chose de spécieux. En effet, si la passion d'un seul homme a pu, comme on l'a vu plus d'une fois, causer dans un état d'étranges révolutions; que seroit-ce, si un corps aussi nombreux & aussi uni que celui dont je parle, étoit susceptible des impressions féditieuses, d'intrigues & de cabales, que l'orgueil & l'ambition ne mettent que trop souvent dans le cœur de l'homme ?

On n'a rien à craindre des Francs-Maçons sur cet article. Ils portent dans le cœur, l'amour de l'ordre & de

la paix. Aussi attachés à la société civile, qu'ils sont unis entr'eux, c'est à leur école qu'on peut apprendre, plus efficacement que de la bouche de ceux qui instruisent par état, quel respect, quelle soumission, quelle vénération nous devons avoir pour la religion, pour le prince, pour le gouvernement. C'est chez eux que la subordination, mieux pratiquée que par tout ailleurs, est regardée comme une vertu, & nullement comme un joug. On s'y soumet par amour, & non point par cette basse timidité, qui est le mobile ordinaire des âmes lâches & communes.

C'est en Angleterre (3.) que les

(3) L'Angleterre est le pays où l'on forme le plus de sociétés particulières. On les appelle *cotteries*. On y a vu les *cotteries* des gras & des maigres, --- des rois, -- de saint George, -- des voisins logés dans une même rue, -- des nigauds & des buveurs de bière de Brunsvick, --- des duellistes, --- de deux sous, -- des laids, --- des gants à franges, -- des amoureux, -- la *cotterie hebdomadaire*, --- la *cotterie éternelle*, & nombre d'autres. La *cotterie éternelle*, qui n'a été instituée que vers la fin des guerres civiles d'An

Francs-Maçons ont pris naissance, & ils s'y soutiennent avec une vigueur, que l'écoulement de plusieurs siècles n'a pu altérer jusqu'à présent. L'économie de cette société est fondée sur un secret, qui a toujours été impénétrable, tant que les Anglois en ont été les seuls dépositaires. Cette nation, un peu taciturne, parce qu'elle pense toujours, étoit plus propre qu'aucune autre à conserver fidèlement un dépôt si précieux.

Nous languirions encore ici dans une ignorance profonde, sur les mystères de cet ordre, s'il ne s'étoit enfin établi en France. Le François, quoiqu'extrêmement prévenu pour son propre mérite, recherche néanmoins avec avidité celui des autres nations, lorsqu'il a pour lui les graces de la nouveauté : ou, pour mieux dire, ce

gleterre, & qui a souffert quelques interruptions, avoit pourtant déjà consommé, au commencement de ce siècle, cinquante tonneaux de tabac, trente mille piéces de biere, mille bariques de vin rouge de Portugal, deux cents pipes d'eau-de-vie, &c.

qui est nouveau pour le François a toujours pour lui l'agrément du mérite, Les femmes commencerent, il y a quelques années, à copier certaines modes Angloises. Ce sexe enchanteur, que le François adore sans se donner le temps de l'aimer, donna bientôt le branle au goût de la nation pour ses nouvelles découvertes. On voulut d'abord s'habiller comme les Anglois ; on s'en lassa peu après. La mode des habits introduisit peu à peu la maniere de penser ; on embrassa leur métaphysique ; comme eux, on devint géometre ; nos pieces de théâtre se ressentirent du commerce Anglois : on prétendit même puiser chez eux jusqu'aux principes de la théologie : Dieu fait si on y a gagné à cet égard !

Il ne manquoit enfin au François que le bonheur d'être Francs-Maçons ; & il l'est devenu. Cette aimable & indiscrette nation n'a pas plutôt été dans la confidence du secret de l'ordre, qu'elle s'est senti surchargée d'un poids énorme qui l'accabloit. Les

affociés François n'ont osé d'abord se soulager autrement, qu'en débitant par-tout, qu'ils étoient dépositaires d'un secret, mais que rien ne seroit capable de le leur arracher. Un secret ainsi prôné est à moitié découvert. Ils ont néanmoins tenu bon pendant quelque temps. La pétulante curiosité des François, non Francs-Maçons, flattoit infiniment la vanité de ceux qui l'étoient, & encourageoit leur discrétion : ils s'étonnoient eux-mêmes des efforts généreux qu'ils avoient le courage de faire, pour ne pas déceler ce qu'un serment solemnel les obligeoit de taire.

Une passion violente, qui trouve des obstacles, n'en devient que plus vive & plus ingénieuse pour se satisfaire. La curiosité Françoisse n'ayant pu percer à force ouverte les foibles barrières dans lesquelles leurs compatriotes avoient resserré leur secret, a mis en œuvre la ruse la plus conforme au génie de la nation. Les curieux ont affecté une indifférence dédaigneuse pour des mystères qu'on s'obstinoit à

leur cacher. C'étoit le vrai moyen de faire rapprocher des personnes, dont la discrétion n'étoit que rodomontade.

La ruse a eu son effet; les Francs-Maçons, abandonnés à eux-mêmes, sont devenus plus traitables; on a réussi à les faire causer sur leur ordre; l'un a dit une chose, l'autre une autre. Ces différentes collectes ont fait d'abord un tout assez imparfait; mais il a été rectifié par de nouveaux éclaircissements, & il a enfin été conduit au point d'exactitude, sous lequel je le présente aujourd'hui.

Je ne puis dissimuler qu'en qualité de François, je ne ressentent un plaisir singulier dans cette espece d'indiscrétion. Il est vrai qu'il y manque un affaïsonnement bien flatteur, qui seroit l'obligation de ne point parler. Mais comme un appétit bien ouvert supplée ordinairement à ce qui peut manquer dans un ragoût du côté de l'art, le plaisir avec lequel je me porte à révéler les mystères de la maçonnerie est pour moi aussi vif, que si j'avois des engagements pour me taire.

Le secret des Francs-Maçons consiste principalement dans la façon dont ils se reconnoissent. Deux Francs-Maçons, qui ne se feront jamais apperçus, se reconnoîtront infailliblement, lorsqu'ils se rencontreront. C'est l'effet de certains signes dont ils sont convenus entr'eux. Ils les emploient si fréquemment, soit dans leurs assemblées, soit dans les rencontres particulières, qu'on pourroit les regarder comme autant de pantomimes. Au reste, les signes dont ils se servent sont si clairs & si expressifs, qu'il n'est point encore arrivé de méprise à cet égard.

Nous avons trois exemples très-récents, qui démontrent évidemment l'efficacité des signes de la maçonnerie, & la tendre union qui regne parmi ces respectables confreres.

Il y a environ trois ans qu'un armateur François, qui étoit Franc-Maçon, fit malheureusement naufrage sur les côtes d'une isle, dont le vice-roi étoit aussi du même ordre. Le François

fut assez heureux pour se sauver ; mais il perdit , avec son vaisseau , son équipage & son bien. Il se fit présenter au vice-roi. Son embarras étoit de lui raconter son malheur d'une façon assez sensible pour mériter d'en être cru sur sa parole. Il fut fort étonné , lorsqu'il vit le vice-roi faire les signes de la maçonnerie. Le François y répondit de tout son cœur. Ils s'embrassèrent l'un l'autre comme freres , & causerent ensemble avec toute l'ouverture de cœur que l'amitié la plus tendre peut inspirer. Le vice-roi , sensiblement touché des malheurs du François , le retint dans son isle , & lui procura , pendant le séjour qu'il y fit , tous les secours & tous les amusemens possibles. Lorsque le François voulut se remettre en mer pour travailler à réparer ses pertes , le vice-roi le combla de présents , & lui donna tout l'argent nécessaire pour retourner dans son pays. Le François , pénétré de reconnoissance , fit à son bienfaiteur les remerciemens que méritoit sa générosité ; & il pro-

fit de l'occasion d'un vaisseau qui mettoit à la voile pour revenir en France. C'est du François lui même que l'on a su le détail de cette aventure. Il s'appelloit *Prévérot*. Il étoit frere de M. Prévérot, docteur en médecine de la faculté de Paris, mort depuis quelques années.

Il y a quelques mois qu'un gentilhomme Anglois venant à Paris, fut arrêté sur sa route par des voleurs. On lui prit soixante louis. Cet Anglois, qui étoit Franc-Maçon, ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'il fit usage des signes qui caractérisent la maçonnerie. Cet expédient lui réussit : il fut accueilli par les freres, à qui il raconta sa triste aventure : on fit une collecte pour lui dans une assemblée, & on lui donna les soixante louis qui lui avoient été volés. Il les a fait remettre à Paris depuis son retour en Angleterre.

A l'affaire de Dettingen, un garde du roi eut son cheval tué sous lui, & se trouva lui-même tellement engagé dessous, qu'il lui fut impossible de se débarrasser. Un cavalier Anglois vint

à lui le sabre levé, & lui auroit fait un mauvais parti, si le garde, qui étoit Franc-Maçon, n'eût fait à tout hasard les signes de l'ordre. Heureusement pour lui le cavalier Anglois se trouva être de la même société : il descendit de cheval, aida le François à se débarrasser de dessous le sien, & en lui sauvant la vie, comme confrere, il le fit pourtant son prisonnier, parce qu'un Franc-Maçon ne perd jamais de vue le service de son prince.

Je vois déjà mon lecteur qui attend avec impatience que je lui dépeigne ces signes merveilleux, capables d'opérer des effets si salutaires ; mais je lui demande la permission de dire encore quelque chose de général sur l'ordre des Francs-Maçons : j'entrerai ensuite dans un détail très-étendu, dont on aura lieu d'être satisfait.

Il semble d'abord que la table soit le point fixe qui réunit les Francs-Maçons. Chez eux, quiconque est invité à une assemblée, l'est aussi à un repas ; c'est ainsi que les affaires s'y discutent. Il n'en est point de leur ordre, comme

de ces sociétés seches à tous égards, dans lesquelles depuis long-temps l'esprit & le corps semblent condamnés par état à un jeûne perpétuel. Les Francs-Maçons veulent boire, manger, se réjouir : voilà ce qui anime leurs délibérations.

On voit que cette façon de porter son avis peut convenir à bien du monde : l'homme d'esprit, celui qui ne passe pas pour tel, l'homme d'état, le particulier, le noble, le roturier, chacun y est admis, chacun peut y jouer son rôle. Ce qui est admirable, c'est que dans un mélange si singulier, il ne se trouve jamais ni hauteur, ni bassesse. Le grand seigneur permet à sa noblesse de s'y familiariser : le roturier y prend de l'élevation ; en un mot, celui qui a plus en quelque genre que ce soit, veut bien céder du sien ; ainsi tout se trouve de niveau. La qualité de *freres*, qu'ils se donnent mutuellement, n'est pas un vain compliment ; ils jouissent en commun de tous les agréments de la fraternité. Le mérite & les talents s'y distinguent néan-

moins ; mais ceux qui ont le bonheur d'en être pourvus , les possèdent sans vanité & sans crainte , parce que ceux qui ne sont point partagés des mêmes avantages , n'en sont ni humiliés , ni jaloux. Personne ne veut y briller ; tout le monde cherche à plaire.

Cette légère esquisse peut , ce me semble , donner une idée assez avantageuse de la douceur & de la sagesse qui regnent dans la société des Francs-Maçons. En vain a-t-on voulu leur reprocher de ne tenir des assemblées que pour parler plus librement sur des matières de religion , ou sur ce qui concerne l'état ; ce sont deux articles sur lesquels on n'a jamais vu s'élever la moindre question parmi eux. Le dieu du ciel , & les maîtres de la terre y sont inviolablement respectés. Jamais on n'y traite aucune affaire qui puisse concerner la religion ; c'est une (4) des maximes fondamentales

(4) Ceci me rappelle un règlement assez singulier , qui fut publié dans les cantons Suisses , au

de la société. A l'égard de la personne sacrée de sa majesté, on en fait une mention honorable au commencement du repas ; la santé de cet auguste monarque y est solennisée avec toute la pompe & la magnificence possible : cela fait, on ne parle plus de la cour.

A l'égard des conversations que l'on tient durant le repas, tout s'y passe avec une décence qui s'étend bien loin : je ne fais même si les rigides partisans de la morale austere pourroient en soutenir toute la régularité. On ne parle jamais des absents ; on ne dit du mal de qui que ce soit ; la satire

sujet des troubles qu'exciterent dans ces provinces des querelles survenues entre des théologiens, sur quelques points de religion. Il s'agissoit de la grace, de la prédestination, de l'action de Dieu sur les créatures, &c. matieres extrêmement difficiles, même pour les intelligences les plus déliées. Comme il y avoit déjà long-temps qu'on ne s'entendoit point, il étoit à craindre que la dispute n'aboutit enfin à une sédition ouverte. L'affaire fut évoquée au conseil souverain, qui trancha la difficulté, en faisant publier un décret, par lequel il fut *defendu à tous & un chacun, de parler de Dieu ni en bien ni en mal.*

maligne en est exclue ; toute raillerie y est odieuse : on n'y souffriroit pas non plus la douce ironie de nos prétendus sages, parce qu'ils sont presque toujours malignement zélés ; & pour tout dire en un mot, on n'y tolere rien de ce qui paroît porter avec soi la plus légère empreinte du vice. Cette exacte régularité, bien-loin de faire naître un triste sérieux, répand au contraire dans les cœurs & dans les esprits la volupté la plus pure ; on voit éclater sur leur visage le brillant coloris de la gaieté & de l'enjouement ; & si les nuances en sont quelquefois un peu plus vives qu'à l'ordinaire, la décence n'y court jamais aucun risque, c'est la sagesse en belle humeur. Si pourtant il arrivoit qu'un frere vînt à s'oublier, & que dans ses discours il eût la foiblesse de faire usage de ces expressions, que la corruption du siècle a cru déguiser honnêtement sous le nom de *libertés*, un signe formidable le rappelleroit bientôt à son devoir, & il reviendroit à l'instant. Un frere peut bien prévariquer, parce qu'il

est homme ; mais il a le courage de se corriger , parce qu'il est Franc-Maçon.

Il est temps de satisfaire à présent la curiosité du lecteur , & de lui faire voir en détail l'intérieur des assemblées Franc-Maçonnnes. Comme je me servirai , dans tout ce que je vais dire , des termes de l'ordre , je crois qu'il est à propos de les expliquer ici , pour faciliter l'intelligence de tout ce que j'ai à dire.

Franc-Maçon (en Anglois *Free Mason*) signifie *Maçon libre*. C'étoit dans l'origine une société de personnes, qui étoient sensées se dévouer librement pour travailler un jour à la réédification du temple de Salomon. Je ne crois pas que ceux d'aujourd'hui conservent encore le dessein d'un projet qui paroît devoir être de longue haleine. Si cela étoit , & que cette société se soutînt jusqu'au rétablissement de ce fameux édifice , il y a apparence qu'elle dureroit encore long-temps. Au reste , tout ce goût de maçonnerie est pure-

ment allégorique : il s'agit de former le cœur, de régler l'esprit, & de ne rien faire qui ne cadre avec le bon ordre ; voila ce qui est désigné par les principaux attributs des Francs-Maçons, qui sont l'équerre & le compas. Il n'y avoit autrefois qu'un seul grand-maître, qui étoit Anglois ; aujourd'hui les différents pays dans lesquels il y a des Francs-Maçons ont chacun le leur. On appelle celui qui est revêtu de cette dignité, LE TRÉS-VÉNÉRABLE. C'est lui qui délivre aux maîtres qui président aux assemblées particulières, les lettres-patentes qu'on appelle *constitutions*. Ces présidents particuliers sont appelés simplement VÉNÉRABLES (5). Leurs lettres-patentes ou constitutions sont contresignées par un grand-officier de l'ordre, qui est le secrétaire-général.

(5) Il faut observer que lorsque ces vénérables sont en fonction, dans leur propre loge, on les appelle *trés-vénérables*.

Les assemblées maçonnées s'appellent communément *loges*. Ainsi lorsqu'on veut annoncer une assemblée pour tel jour, on dit : *il y aura loge tel jour*. Les vénérables peuvent tenir *loge* quand ils le jugeront à propos. Il n'y a d'assemblées fixes que tous les premiers dimanches de chaque mois.

Quoique toutes les assemblées des Francs-Maçons soient appelées *loges*, ce nom est cependant plus particulièrement attribué à celles qui ont un *vénérable* nommé par le grand-maître. Ces loges sont aujourd'hui à Paris au nombre de vingt-deux. On les désigne par les noms de ceux qui y président : ainsi l'on dit : *j'ai été reçu dans la loge de monsieur N.*

Comme les particuliers Francs-Maçons peuvent s'assembler quand ils veulent, ils nomment entr'eux un vénérable à la pluralité des voix, lorsque celui qui est nommé par le grand-maître ne s'y trouve pas. Si cependant il s'y trouvoit un des deux grands-officiers, qui sont ordinairement attachés à celui qui d'office est vénérable, on

lui déféreroit la présidence (6). Je dirai dans un moment ce qu'on entend par ces grands-officiers.

Les loges sont composées de plus ou moins de sujets. Cependant, pour qu'une assemblée de Francs-Maçons puisse être appelée *loge*, il faut qu'il y ait au moins deux *maîtres*, trois *compagnons* & deux *apprentis*. C'est en voyant le détail d'une réception que l'on saura la différence de ces degrés de maçonnerie.

Lorsqu'on est en loge, il y a au dessous du vénérable deux officiers principaux, appelés *surveillants*. Ce sont eux qui ont soin de faire exécuter les réglemens de l'ordre, & qui y commandent l'exercice, lorsque le vénérable l'ordonne. Chaque loge a aussi son *trésorier*, entre les mains duquel sont les fonds de la compagnie. C'est

(6) Ces officiers ne remplacent le vénérable que lorsqu'il a paru à l'assemblée, & que, pour affaire ou autrement, il est obligé de sortir; car s'il n'a point paru, on en élit un parmi les maîtres, à la pluralité des voix.

lui qui est chargé des fraix qu'il y a à faire ; & dans la regle , il doit rendre compte aux freres de la recette & des déboursés , dans l'assemblée du premier dimanche du mois. Il y a aussi un *secrétaire* , pour recueillir les délibérations principales de la loge , afin d'en faire part au secrétaire-général de l'ordre.

Un vénérable , quoique chef de loge , n'y a d'autorité qu'autant qu'il est lui-même zélé observateur des statuts ; car s'il tomboit en contravention , les freres ne manqueroient pas de le relever. Dans ce cas , on va aux opinions , (ils appellent cela *ballotter*) & selon l'espece du délit , la punition est plus ou moins grave. Cela pourroit même aller jusqu'à le déposer & l'exclure des loges , si le cas l'exigeoit.

Lorsque c'est un frere qui a prévarié , le vénérable le reprend ; & il peut même , de sa propre autorité , lui imposer une amende qui doit être payée sur le champ : elle est toujours au profit des pauvres. Le vénérable n'en peut user ainsi que pour les fautes

légères ; lorsqu'elles sont d'une certaine importance , il est obligé de convoquer l'assemblée pour y procéder. On verra plus loin la cérémonie singulière qui s'observe lorsqu'il s'agit de l'exclusion d'un Franc-Maçon. J'observerai seulement ici , que lorsqu'un frere est exclu , ou que sans être exclu , il a causé à la société un mécontentement assez grave pour qu'on sévisse contre lui , on ne le fait pas pour cela sortir à l'instant de la loge , on annonce seulement qu'elle est fermée. On croiroit d'abord que *fermer une loge* désigneroit que la porte en doit être bien close ; c'est tout le contraire. Lorsqu'on dit que *la loge est fermée* , tout autre qu'un Franc-Maçon peut y entrer , & être admis à boire & manger , & causer de nouvelles. *Ouvrir une loge* , en termes Francs - Maçons , signifie qu'on peut parler ouvertement des mysteres de la maçonnerie , & de tout ce qui concerne l'ordre ; en un mot , parler tout haut sans appréhender d'être entendu d'aucun *profane* (c'est ainsi qu'ils appellent ceux qui ne sont

point de la confrérie.) Alors personne ne peut entrer; & s'il arrivoit que quelqu'un s'y introduisît, on fermeroit la loge à l'instant, c'est-à-dire, qu'on garderoit le silence sur les affaires de la maçonnerie. Au reste, il n'y a que dans les assemblées particulières que l'on risque d'être quelquefois interrompu; car, lorsqu'on est en grande loge, toutes les avenues sont si bien gardées, qu'aucun profané ne peut y entrer. Si cependant, malgré toutes les précautions, quelqu'un étoit assez adroit pour s'y introduire, ou que quelque apprenti suspect parût dans le temps qu'on traite des mystères de la maçonnerie, le premier qui s'en appercevroit, avertiroit les frères à l'instant, en disant *il pleut*: ces deux mots signifient qu'il ne faut plus rien dire de particulier.

Dans ces assemblées solennelles chaque frère a un tablier, fait d'une peau blanche, dont les cordons doivent aussi être de peau. Il y en a qui les portent tout unis, c'est-à-dire, sans aucun ornement; d'autres les font border

d'un ruban bleu. J'en ai vu qui portoient, sur ce qu'on appelle la *bavette*, les attributs de l'ordre, qui sont, comme j'ai dit, une équerre & un compas.

Lorsqu'on se met à table, le vénérable s'assied le premier en haut du côté de l'orient. Le premier & le second surveillants se placent vis-à-vis du vénérable à l'occident. Si c'est un jour de réception, les récipiendaires ont la place d'honneur, c'est-à-dire, qu'ils sont assis à la droite & à la gauche du vénérable.

Les jours de réception, le vénérable, les deux surveillants, le secrétaire, & le trésorier de l'ordre, portent au cou un cordon bleu (7) taillé en triangle, tel à peu près que le portent les commandeurs de l'ordre du St. Esprit, qui sont ou d'église, ou

(7) Il n'est pas absolument nécessaire que le cordon soit de la figure dont on le décrit ici. J'en ai vu que l'on portoit comme le cordon de la Toison d'or; cela forme toujours une espèce de triangle, mais il n'est pas si exact que celui dont on vient de parler.

de robe. Au bas du cordon du vénérable pendent une équerre & un compas, qui doivent être d'or, ou du moins dorés. Les surveillants & autres officiers ne portent que le compas.

Les lumieres que l'on met sur la table, doivent toujours être disposées en triangle ; il y a même beaucoup de loges, dans lesquelles les flambeaux sont de figure triangulaire. Ils devroient être de bois, & chargés des figures allégoriques qui ont trait à la maçonnerie. Il faut que les statuts n'ordonnent point l'uniformité sur cet article ; car j'ai vu plusieurs de ces flambeaux qui étoient tous de différente espece, tant par rapport à la matiere dont ils étoient composés, que par la figure qu'on leur avoit donnée.

La table est toujours servie à trois, ou cinq, ou sept, ou neuf services. Lorsqu'on a pris ses places, chacun peut faire mettre une bouteille devant soi. Tous les termes dont on se sert pour boire sont empruntés de l'artillerie.

La bouteille s'appelle *baril* ; il y en a qui disent *barique*, cela est indiffé-

rent. On donne au vin le nom de *poudre*, aussi-bien qu'à l'eau; avec cette différence, que l'un est *poudre rouge*, & l'autre *poudre blanche*.

L'exercice que l'on fait en buvant ne permet pas qu'on se serve de verre; il n'en resteroit pas un seul entier, après qu'on auroit bu: on n'a que des gobelets, qu'on appelle *canons*. Quand on boit en cérémonie, le vénérable dit: *chargez & alignez pour une santé proposée*. Le premier & le second surveillants répètent ces paroles, & alors chacun met du vin dans son gobelet. Lorsque les canons sont chargés, les surveillants en avertissent le vénérable qui donne l'ordre ainsi: *portez la main droite à vos armes, en joue. Feu, grand feu*. Voilà ce qui désigne les trois temps, qu'on est obligé d'observer en buvant. Au premier, on porte la main à son gobelet: au second, on l'avance devant soi, comme pour présenter les armes; & au dernier, chacun boit. En buvant on a les yeux sur le vénérable, afin de faire tous ensemble le même exercice. En retirant son gobe-

jet, on l'avance un peu devant soi, on le porte ensuite à la mamelle gauche, puis à la droite; cela se fait ainsi par trois fois. On remet ensuite le gobelet sur la table en trois temps: on se frappe dans les mains par trois fois; & chacun crie aussi par trois fois: *vivat*.

Cette façon de boire forme le coup-d'œil le plus brillant que l'on puisse imaginer; & l'on peut dire, à la louange des Francs-Maçons, qu'il n'est point d'école militaire où l'exercice se fasse avec plus d'exactitude, de précision, de pompe & de majesté, que parmi eux. Quelque nombreuse que soit l'assemblée, le mouvement de l'un est toujours le mouvement de tous; on ne voit point des *traîneurs*; & dès qu'on a prononcé les premières paroles de l'exercice, tout s'y exécute jusqu'à la fin, avec une uniformité qui tient de l'enchantement. Le bruit qui se fait en remettant les gobelets sur la table est assez considérable, mais il n'est point tumultueux: ce n'est qu'un seul & même coup, assez fort pour briser des vases qui n'auroient pas une certaine consistance. B 1

Si quelqu'un manquoit à l'exercice, on recommenceroit, mais on ne reprendroit pas du vin pour cela. Ce cas est extrêmement rare, mais pourtant il est arrivé quelquefois. Cela vient ordinairement de la part des nouveaux reçus, qui ne sont pas encore bien formés à l'exercice.

La premiere fanté que l'on célèbre, est celle du *roi*. On boit ensuite à celle du *très-vénérable*. A celle-ci succede celle du *vénérable*. On boit après au *premier* & au *second surveillants*; & enfin aux *freres* de la loge.

Lorsqu'il y a de nouveaux reçus, on boit à leur fanté, immédiatement après qu'on a bu aux surveillants. On fait aussi le même honneur aux freres *visiteurs* qui se trouvent dans la loge: on appelle ainsi des Francs-Maçons d'une loge qui viennent en passant pour communiquer avec des freres d'une autre. La qualité de freres, bien constatée par les signes de l'ordre, leur donne l'entrée & les honneurs dans toutes les loges.

Il faut observer que lorsqu'on boit

en cérémonie , tout le monde doit être debout. Lorsque le vénérable sort de la loge pour quelques affaires , le premier surveillant se met à sa place ; alors le second surveillant prend la place du premier , & un des freres devient second surveillant : ces places ne sont jamais vacantes. Le premier surveillant , devenu vénérable , ordonne une fanté pour celui qui vient de sortir , & il a soin d'y joindre celle de sa *maçonne* : cela se fait avec la plus grande solennité : on en verra la description , lorsque je parlerai du repas de réception. Si le vénérable rentre dans la loge pendant la cérémonie , il ne peut pas reprendre sa place ; il doit se tenir debout jusqu'à ce que la cérémonie soit finie.

J'observerai ici , à propos de *maçonne* , que , quoique les femmes ne soient point admises dans les assemblées des Francs-Maçons , on en fait toujours une mention honorable. Le jour de la réception , en donnant le tablier au nouveau reçu , on lui donne en même temps deux paires de gants ,

une pour lui , & l'autre pour sa *maison* , c'est-à-dire , pour la femme , s'il est marié , ou pour la femme *qu'il estime le plus* , s'il est célibataire.

On peut interpréter comme on voudra le mot d'*estime*. Il n'avoit autrefois qu'une signification très-honnête : il désignoit seulement un doux penchant , fondé sur l'excellence , ou sur la convenance des qualités du cœur & de l'esprit. Mais depuis que la pudeur des femmes leur a fait employer ce terme pour exprimer honnêtement une passion qui le plus souvent n'est rien moins qu'honnête , il est devenu très-équivoque. Au reste , de quelque espece que soient les engagements que les Francs-Maçons peuvent avoir avec les femmes , il est toujours certain que , dans les assemblées tant solennelles que particulières , il n'est fait mention des dames que d'une façon très-concise ; on boit à leur fanté , & on leur donne des gants ; voilà tout ce qu'elles en retirent. Cela paroîtra peut-être un peu humiliant pour un sexe qui aime encore mieux qu'on dise du mal de lui ,

que rien du tout. Il me semble d'un autre côté, qu'un silence si respectueux sur une matiere qui demande à être traitée si souvent, doit éloigner bien du monde de la maçonnerie. Une telle société ne fera sûrement pas du goût de la plupart de nos jeunes & bruyants étourdis, qui n'ont le plus souvent, pour toute conversation, que le récit obscene de quelques ridicules conquêtes, grossièrement imaginées par la corruption de leurs cœurs; ils s'ennuieroient infailliblement dans une compagnie dont les plaisirs & les conversations respirent la sagesse. Je n'ai que faire de dire combien aussi on seroit ennuyé d'une pareille acquisition.

Quoique la décence & la sagesse soient toujours exactement observées dans les repas Francs-Maçons, elles n'excluent en aucune façon la gaieté & l'enjouement. Les conversations y sont assez animées; mais elles tirent leur agrément principal de la tendresse & de la cordialité fraternelle qu'on y voit régner.

Lorsque les freres , après avoir tenu quelque temps la conversation , paroissent dans le dessein de chanter leur bonheur , le vénérable charge de cette fonction le premier ou le second surveillant , ou celui des freres qu'il croit le plus propre à s'acquitter dignement de cet emploi. On a vu des loges brillantes , dans lesquelles la permission de chanter , accordée par le vénérable , étoit solemnisée par un concert de cors-de-chasse & d'autres instruments , dont les accords harmonieux répandoient au loin les respectables symboles de l'union intime , & de la douce intelligence qui faisoit le bonheur des freres. Ce concert fini , on chantoit les hymnes de la confrérie.

Ces hymnes sont de différentes especes : les unes sont pour les surveillants , d'autres pour les maîtres ; il y en a pour les compagnons , & enfin on finit par celles des apprentis. Toutes les fois qu'on tient loge , on chante toujours , du moins les chansons des compagnons & des apprentis. On trouve des recueils de chansons , que l'on

chante très-souvent dans les loges où regne le zèle de la maçonnerie. Elles ne sont pas également bonnes : mais elles expriment toutes l'esprit de concorde & d'union, qui est l'ame de la confrérie maçonne.

Lorsqu'on chante la dernière chanson, les domestiques, que l'on appelle *freres servants*, & qui sont aussi de l'ordre, viennent à la table des maîtres, & ils apportent avec eux leurs *canons chargés* (on fait à présent ce que cela veut dire) : ils les posent sur la table des maîtres, & se placent parmi eux. Tout le monde est debout alors, & l'on fait *la chaîne*, c'est-à-dire, que chacun se tient par la main, mais d'une façon assez singulière. On a les bras croisés & entrelacés, de manière que celui qui est à droite, tient la main gauche de son voisin ; & par la même raison, celui qui est à gauche, tient la main droite de l'autre : voilà ce qui forme la chaîne autour de la table. C'est alors qu'on chante :

Freres & compagnons

De la maçonnerie

*Sans chagrin jouissons
Des plaisirs de la vie.
Munis d'un rouge bord,
Que par trois fois un signal de nos verres
Soit une preuve que d'accord
Nous buvons à nos freres.*

Ce couplet chanté, on boit avec toutes les cérémonies, excepté cependant qu'on ne crie point *vivat*. On chante ensuite les autres couplets, & l'on boit au dernier, avec tout l'appareil & toute la solennité maçonne, sans omettre une seule cérémonie.

Ce mélange singulier de maîtres & de domestiques ne semble-t-il pas présenter d'abord quelque chose de bizarre, d'extraordinaire? Si pourtant on le considère sous un certain aspect, quel honneur ne fait-il pas à l'humanité en général & à l'ordre Franc-Maçon en particulier? On voit avec quelle attention ils réalisent à leur égard la qualité de frere, dont ils portent le nom. Ce n'est point chez eux une vaine dénomination, comme dans ces tristes régions, où l'on semble ne faire un usage journalier des res-

pectables noms de pere & de frere, que pour les profaner indignement : les uns sont fièrement despotiques ; les autres sont bassement esclaves. C'est tout le contraire chez les Francs-Maçons ; les freres servants goûtent avec leurs maîtres les mêmes plaisirs ; ils jouissent comme eux des mêmes avantages. Quel autre exemple pourroit aujourd'hui nous retracer plus fidèlement les temps heureux de la divinité Astrée ? Les hommes alors n'étoient point soumis au joug injuste de la servitude , ni à l'humiliant embarras d'être servis : il n'y avoit alors ni supériorité , ni subordination , parce qu'on ne connoissoit pas encore le crime.

Après avoir donné une idée générale de la maniere dont les Francs-Maçons se comportent dans leurs assemblées , je crois devoir à présent satisfaire l'impatience du lecteur , en lui faisant un détail bien circonstancié de ce qui s'observe dans les jours de réception.

Pour parvenir à être reçu Franc-Maçon, il faut d'abord être connu de quelqu'un de cet ordre, qui soit assez au fait des vies & mœurs du récipiendaire, pour pouvoir en répondre. Celui qui se charge de cet office, informe d'abord les freres de sa loge des bonnes qualités du sujet qui demande à être agrégé dans la confrérie : sur la réponse des freres, le récipiendaire est admis à se présenter.

Le frere qui a parlé du récipiendaire à la compagnie, s'appelle *proposant* ; & au jour indiqué pour la réception il a la qualité de *parrain*.

La loge de réception doit être composée de plusieurs pieces, dans l'une desquelles il ne doit y avoir aucune lumiere. C'est dans celle-là que le parrain conduit d'abord le récipiendaire. On vient lui demander s'il se sent la vocation nécessaire pour être reçu ? Il répond qu'oui. On lui demande ensuite son nom, son surnom, ses qualités. Après qu'il a satisfait à ces questions, on lui ôte tout ce qu'il

pourroit avoir de métal sur lui, comme boucles, boutons, bagues, boîtes, &c. Il y a même des loges, où l'on pousse l'exactitude au point de faire dépouiller un homme de ses habits, s'il y avoit du galon dessus. Après cela on lui découvre à nu le genou droit, & on lui fait mettre en pantoufle le soulier qui est au pied gauche. Alors on lui met un bandeau sur les yeux, & on l'abandonne à ses réflexions pendant environ une heure. La chambre où il est, est gardée en dehors & en dedans par des freres surveillants, qui ont l'épée nue à la main, pour écarter les profanes, en cas qu'il s'en présentât quelqu'un. Le parrain reste dans la chambre obscure avec le récipiendaire, mais il ne lui parle point.

Lorsque ce temps de silence est écoulé, le parrain va heurter trois coups à la porte de la chambre de réception. Le vénérable, Grand-Maître de la loge, répond du dedans par trois coups, & ordonne ensuite que l'on ouvre la porte.

Le parrain dit alors qu'il se présente

un gentilhomme (8), nommé N. qui demande à être reçu. Le vénérable dit au parrain : *demandez-lui s'il a la vocation.* Celui-ci va exécuter l'ordre, & il revient ensuite rapporter la réponse du récipiendaire. Le vénérable ordonne alors qu'on le fasse entrer ; les surveillants se mettent à ses côtés, pour le conduire.

Il faut observer qu'au milieu de la chambre de réception il y a un grand espace, sur lequel on crayonne deux colonnes, débris du temple de Salomon. Aux deux côtés de cet espace on voit aussi crayonnés un grand J & un grand B. On ne donne l'explication de ces deux lettres qu'après la réception. Au milieu de l'espace, & entre les colonnes destinées, il y a trois flambeaux allumés, posés en triangle.

Le récipiendaire, les yeux bandés,

(8) Que l'on soit gentilhomme ou non, on est toujours annoncé pour tel parmi les Francs-Maçons : la qualité de *freres* qu'ils se donnent entr'eux, les met tous de niveau pour la condition.

& dans l'état que je viens de le représenter, est introduit dans la chambre par les surveillants, qui sont chargés de diriger ses pas. Il y a des loges dans lesquelles, aussi-tôt que le récipiendaire entre dans la chambre de réception, on jette de la poudre, ou de la poix-résine, dont l'inflammation fait toujours un certain effet, quoiqu'on ait les yeux bandés.

On conduit le récipiendaire autour de l'espace décrit au milieu de la chambre, & on lui en fait faire le tour par trois fois. Il y a des loges où cette marche se fait par trois fois trois, c'est-à-dire, qu'on fait neuf fois le tour dont il s'agit. Durant la marche, les frères surveillants qui accompagnent, font un certain bruit en frappant continuellement avec quelque chose sur les attributs de l'ordre, qui tiennent au cordon bleu qu'ils portent au cou. Il y a des loges où l'on s'épargne ce bruit-là.

Ceux qui ont passé par cette cérémonie assurent qu'il n'y a rien de plus pénible que cette marche, que

l'on fait ainsi les yeux bandés. On est aussi fatigué lorsqu'elle est finie, que si l'on avoit fait un long voyage.

Lorsque tous les tours sont faits, on mene le récipiendaire au milieu de l'espace décrit; on le fait avancer, en trois temps, vis-à-vis du vénérable, qui est au bout d'en haut sur un trône, devant lequel est un autel, où l'on voit l'évangile selon St. Jean. Le grand-maître dit alors au récipiendaire: *vous sentez-vous la vocation pour être reçu?* Le suppliant répond qu'oui. *Faites lui voir le jour*, dit à l'instant le grand-maître, *il y a assez long-temps qu'il en est privé.* On lui débande les yeux, & pendant qu'on est à lui ôter le bandeau, les freres se rangent en cercle autour de lui, l'épée nue à la main, dont ils lui présentent la pointe. Les lumieres, le brillant de ces épées, les ornemens singuliers, dont j'ai dit que les grands-officiers étoient parés, le coup-d'œil de tous les freres en tablier blanc, forment un spectacle assez éblouissant pour quelqu'un, qui, depuis environ deux heures, est privé du

jour, & qui d'ailleurs a les yeux extrêmement fatigués par le bandeau. Ce sombre, dans lequel on a été pendant long-temps, & l'incertitude où l'on est, par rapport à ce qu'il y a à faire pour être reçu, jettent infailliblement l'esprit dans une perplexité qui occasionne toujours un saisissement assez vif, dans l'instant où l'on est rendu à la lumière.

Lorsque le bandeau est ôté, on fait avancer le récipiendaire en trois temps, jusqu'à l'autel qui est devant le trône. Il y a sur cet autel une équerre & un compas. Alors le frere qu'on appelle *l'orateur*, parce qu'il est chargé de faire le discours de réception, dit au récipiendaire : *vous allez embrasser un ordre respectable, qui est plus sérieux que vous ne pensez. Il n'y a rien contre la loi, contre la religion, contre le roi, ni contre les mœurs. Le vénérable grand-maître vous dira le reste.* On voit par ce discours que les orateurs Francs-Maçons sont amis de la précision.

Il est cependant permis à celui qui d'office est chargé de haranguer, d'a-

jouter quelque chose à la formule usitée ; mais il faut que cette addition soit extrêmement concise : c'est une règle émanée des instituteurs de l'ordre , qui , par une sage prévoyance , ont voulu bannir de chez eux l'ennui & l'inutilité. Ils ont prévu sans doute qu'une permission plus étendue introduiroit bientôt parmi eux , comme ailleurs , l'usage fastidieux de ces longues & fades harangues , dont le jargon bizarre fatigue depuis long-temps les oreilles intelligentes.

Le devoir d'un Franc-Maçon consiste à bien vivre avec ses frères , à observer fidèlement les usages de l'ordre , & sur-tout , à garder scrupuleusement un silence impénétrable sur les mystères de la confrérie. Il ne faut pas de longs discours , pour instruire un récipiendaire sur cet article.

Lorsque l'orateur a fini son discours , on dit au récipiendaire de mettre un genou sur une des marches de l'autel. Il doit s'agenouiller du genou droit , qui est découvert , comme je l'ai déjà dit. Selon l'ancienne règle de réception ,

tion ,

tion, le récipiendaire, quoiqu'agenouillé sur le genou droit, devroit cependant avoir le pied gauche en l'air. Cette situation me paroît un peu embarrassante; il faut qu'elle l'ait aussi paru à d'autres, car il y a bien des loges dans lesquelles on ne l'observe point; on s'y contente de faire mettre le soulier du pied gauche en pantoufle.

Le récipiendaire ainsi placé, le vénérable grand-maître lui dit: *promettez-vous de ne jamais tracer, écrire, ni révéler les secrets des Francs Maçons & de la maçonnerie, qu'à un frere en loge, & en présence du vénérable grand-maître?* On sent bien que quelqu'un qui a fait les fraix de se présenter, poursuit jusqu'au bout, & promet tout ce que l'on exige de lui. Alors on lui découvre la gorge, pour voir si ce n'est point une femme qui se présente; & quoiqu'il y ait des femmes qui ne valent guere mieux que des hommes sur cet article, on a la bonté de se contenter de cette légère inspection. On met ensuite sur la mamelle gauche du récipiendaire

la pointe d'un compas ; c'est lui-même qui le tient de la main gauche ; il met la droite sur l'évangile , & il promet d'observer tout ce que le vénérable grand-maître lui a dit. Il prononce ensuite ce serment : *En cas d'infraction , je permets que ma langue soit arrachée , mon cœur déchiré , mon corps brûlé , & réduit en cendres pour être jeté au vent , afin qu'il n'en soit plus parlé parmi les hommes : ainsi Dieu me soit en aide , & ce saint évangile (9)*. Lorsque le ser-

(9) Voici une autre formule , qui m'a été communiquée : on m'a assuré que c'étoit une traduction du serment que prononcent les Francs-Maçons Anglois , le jour de leur réception.

“ Je confesse formellement en présence du grand-
 „ architecte de l'univers , & de cette société , que
 „ je ne donnerai jamais à connoître , soit de bou-
 „ che ou par signe , les secrets qui me seront révélés
 „ ce soir , ou dans d'autre temps ; que je ne les
 „ mettrai point par écrit , ni ne les taillerai ou
 „ graverai , soit sur le papier , le cuivre , le métal ,
 „ le bois , la pierre , ou d'autres moyens sem-
 „ blables ; & que je ne les donnerai point à con-
 „ noître à qui que ce soit , par quelque signe , ou
 „ mouvement , sinon à ceux qui sont confreres ou
 „ membres de la société ; sous peine de ne point
 „ recevoir d'autre punition , sinon que mon cœur

ment est prononcé on fait baiser l'évangile au récipiendaire. Après cela le vénérable grand-maître le fait passer à côté de lui : on lui donne alors le tablier de Franc-Maçon , donc j'ai parlé ci-dessus : on lui donne aussi une paire de gants pour lui, & une paire de gants de femme pour la dame qu'il estime le plus. Cette dame peut être la femme du récipiendaire , ou lui appartenir d'une autre façon ; on n'a point d'inquiétude là dessus.

Quand la cérémonie de la présentation du tablier & des gants est faite , on enseigne au nouveau reçu les signes

„ soit arraché de mes entrailles , de même que mes
 „ boyaux du côté de ma mamelle gauche , jusqu'à
 „ la racine , & brûlée jusqu'à ce que le vent l'ait
 „ éparfé ; afin que par cette punition on perde le
 „ souvenir que j'aie été un confrere ou membre de
 „ cette société : „

*Cela n'est plus , ni ne sera plus ,
 Et cela est encore.*

Comme je n'entends point ce que signifient ces derniers mots , on me dispensera d'en donner l'explication.

de la maçonnerie, & on lui explique une des lettres tracées dans une des colonnes de l'espace décrit au milieu de la chambre où il a été reçu, c'est-à-dire, l'J, qui veut dire, *jakin*. On lui enseigne aussi le premier signe, pour connoître ceux qui sont de la confrérie, & pour en être connu. Ce signe s'appelle *guttural*. On le fait en portant la main droite au cou, de façon que le pouce, élevé perpendiculairement sur la palme de la main, qui doit être en ligne horizontale ou approchant, fasse l'équerre. La main droite ainsi portée à la gauche du menton, commence le signe: on la ramene ensuite du côté de l'épaule droite, d'où on la fait descendre au bas du côté droit, & on frappe un coup sur la basque de l'habit du même côté, pour former une équerre. Ce signe excite d'abord l'attention d'un frere maçon, s'il y en a un dans la compagnie où l'on se trouve. Il le répète aussi de son côté, & il s'approche. Si le premier lui répond, alors succede un autre signe: on se tend la main, & en la prenant, on pose mu-

tuellement le pouce droit sur la première & grosse jointure de l'*index*, & l'on s'approche comme pour se parler en secret. C'est alors qu'on prononce le mot *jakin*. Voilà les signes qui caractérisent ceux que l'on appelle *apprentis*. Ce sont aussi les premiers signes que font d'abord les Francs-Maçons, lorsqu'ils se rencontrent. On appelle le second, le signe *manuel*. Il est bon cependant d'observer que, depuis assez long-temps, les Francs-Maçons François ont fait quelque changement à cette façon de se toucher. Selon l'usage qui est aujourd'hui en vigueur, deux Francs-Maçons qui cherchent à s'assurer l'un de l'autre, ne touchent point la même jointure; c'est-à-dire, que si le premier qui prend la main, presse la première jointure, le second doit presser la seconde; ou la troisième, si le premier a pressé la seconde.

Selon les usages observés de temps immémorial parmi les Francs-Maçons, il y avoit des interstices entre chaque degré que l'on acquéroit dans l'ordre.

Quand on étoit reçu *apprenti*, on restoit dans cet état trois ou quatre mois, après lesquels on étoit reçu *compagnon*, & six mois après on étoit admis à la *maîtrise*. De cette manière, on avoit le temps de s'instruire; & lorsqu'on arrivoit au dernier grade, on étoit bien plus en état d'en soutenir la dignité.

La vivacité Françoisise n'a pas pu tenir contre tous ces délais, on a voulu pénétrer dans un instant tous les mystères les plus cachés; & il s'est trouvé des maîtres de loge qui ont eu la foible complaisance de sacrifier à l'impétueux empressement des récipiendaires, des usages respectables, que leur sagesse & leur antiquité auroient dû mettre à l'abri de toute prescription. Mais le mal est fait, & c'est le moindre que la confrérie maçonne ait essuyé depuis qu'elle s'est établie en France. Il faut que le François touche à tout; son caractère volatil le porte à marquer sur tout l'impression de sa main. Ce qui est médiocre, il le perfectionne; ce qui est excellent, il le gâte. La maçon-

nerie m'en fournit des preuves, dont je parlerai dans quelque temps. Je viens à la cérémonie de la réception.

Lorsque l'on a enseigné à l'apprenti les signes de l'ordre & le mot de JAKIN, que l'on peut regarder comme un des termes sacramentaux de la confrérie, on lui apprend de plus une autre façon de le prononcer. On a été obligé d'y avoir recours, pour éviter toute surprise de la part de quelques profanes, qui auroient pu, à force de recherches, découvrir les signes & les termes de la maçonnerie. Lors donc qu'on a lieu de soupçonner que celui qui a fait les signes de la société pourroit bien n'en n'être pas, on lui propose d'*épeller*: on ne s'exprime pas plus au long; tout Franc-Maçon entend d'abord ce que cela veut dire. Alors l'un dit J, l'autre doit répondre A; le premier dit K, le second I, & l'autre N; ce qui compose le mot JAKIN. Voilà la véritable manière dont les Francs-Maçons se reconnoissent. Il est vrai cependant que ces premiers signalements ne désignent en-

core qu'un Franc-Maçon apprenti; il y en a d'autres pour les compagnons & pour les maîtres : je vais les expliquer en peu de mots.

La cérémonie de l'installation d'un apprenti dans l'ordre des compagnons se passe toujours en grande loge. Le vénérable & les surveillants sont revêtus de tout l'appareil de leurs dignités. Les figures sont crayonnées sur le plancher de la salle de réception; & au lieu d'une pierre informe, qui est dessinée dans le temps de la réception d'un apprenti, comme pour lui apprendre qu'il n'est encore propre qu'à dégrossir l'ouvrage, on trace, pour la réception d'un compagnon, une pierre propre à aiguïser les outils, pour lui faire connoître que désormais il pourra s'employer à polir son ouvrage, & y mettre la dernière main.

On ne lui fait point réitérer le serment déjà fait; il est suffisamment exprimé par un signe, que l'on appelle *pectoral*. On apprend au récipiendaire à porter sa main sur la poitrine, de

façon qu'elle forme une équerre. Cette position annonce un serment tacite, par lequel l'apprenti, qui va devenir compagnon, promet, foi de frere, de ne point révéler les secrets de la maçonnerie. On lui donne ensuite l'explication de la colonne B, qui fait un pendant avec l'J, dans l'espace où l'on a crayonné les colonnes du temple de Salomon. Cette lettre signifie *Booz*. On l'épelle, comme j'ai dit qu'on faisoit le mot de jakin, l'orsqu'on appréhende d'être surpris par quelqu'un qui s'annonceroit pour compagnon sans l'être véritablement.

Le secret de la réception des maîtres ne consiste que dans une cérémonie assez singulière, & sur laquelle je vais apprendre aux maîtres mêmes, reçus depuis long-temps, quelques traits qu'ils ignorent absolument.

Lorsqu'il s'agit de recevoir un maître, la salle de réception est décorée de la même façon que pour la réception des apprentis & des compagnons; mais il y a plus de figures dans l'espace qui est décrit au milieu. Outre les

flambeaux placés en triangle, & les deux fameuses colonnes dont j'ai parlé, on y décrit, du mieux que l'on peut, quelque chose qui ressemble à un bâtiment, qu'ils appellent *palais mosaïque*. On y dépeint aussi deux autres figures; l'une s'appelle la *houpe dentelée*, & l'autre *le dais parsemé d'étoiles*. Il y a aussi une ligne perpendiculaire, sous la figure d'un instrument de maçonnerie, que les ouvriers ordinaires appellent le *plomb* ou l'*aplomb*. La pierre qui a servi à ces figures, reste sur le plancher de la chambre de réception. On y voit de plus une espèce de représentation qui désigne le tombeau de Hiram. Les Francs-Maçons font, en cérémonie, beaucoup de lamentations sur la mort de cet Hiram, décédé il y a bientôt trois mille ans. Ceci me paroît avoir quelque ressemblance avec les fêtes que les anciens solempnisoient autrefois si lugubrement, à l'occasion de la mort du malheureux amant de la tendre Vénus. On fait que pendant plusieurs siècles les femmes païennes, à certain jour marqué, célébroient

par les accents les plus douloureux, la mort cruelle d'Adonis.

Il y a bien des Francs-Maçons qui ne connoissent cet Hiram que de nom, sans savoir ce qu'il étoit. Quelques-uns croient qu'il s'agit de Hiram roi de Tyr, qui fit alliance avec Salomon, & qui lui fournit abondamment tous les matériaux nécessaires pour la construction du temple. On croit devoir aujourd'hui des larmes à la mémoire d'un prince qui s'est prêté autrefois à l'élevation d'un édifice dont on projette le rétablissement.

Hiram, dont il s'agit chez les Francs-Maçons, étoit bien éloigné d'être roi de Tyr. C'étoit un excellent ouvrier, pour toutes sortes d'ouvrages en métaux, comme or, argent & cuivre. Il étoit fils d'un Tyrien, & d'une femme de la tribu de Nephthali (10). Salomon le fit venir de Tyr

(10) *Salomon tulit Hiram de Tyro, filium mulieris vidue de tribu Nephthali, artificem ararium, & plenum . . . doctrinâ ad faciendum omne opus ex aere.* IV. Reg. VII. vi. & seq.

pour travailler aux ornements du temple. On voit au quatrieme livre des rois le détail des ouvrages qu'il fit pour l'embellissement de cet édifice. Entr'autres ouvrages, il est fait mention dans l'écriture sainte de deux colonnes de cuivre, qui avoient chacune dix-huit coudées de haut, & douze de tour, au dessus desquelles étoient des corniches de fonte en forme de lis. Ce fut lui qui donna des noms à ces deux colonnes : il appella celle qui étoit à droite *Jakin*, & celle de la gauche *Booz* (11). Voilà cet Hiram que l'on regrette aujourd'hui. Je crois qu'il y aura quelques maîtres qui m'auront obligation de cet éclaircissement ; on est toujours bien aise de savoir pour qui l'on pleure. Au reste, je pense qu'il ne faudroit pas tant s'affliger de la mort de Hiram ; si les Francs-Maçons n'ont besoin que d'ou-

(12) *Et statuit (Hiram) duas columnas in porticu rempli : cumque statuisset columnam dexteram, vocavit eam nomine Jachin : similiter erexit columnam secundam, & vocavit nomen ejus Booz. Ibid. vs. 21.*

vriers habiles , ils trouveront , parmi nos modernes , de quoi se consoler de la perte des anciens.

Cette dernière réception n'est que de pure cérémonie ; on n'y apprend presque rien de nouveau , si ce n'est l'addition d'un signe qu'on nomme *pédestral* ; il se fait en plaçant ses pieds de façon qu'ils puissent former une équerre. On explique allégoriquement cette figure : elle signifie qu'un frère doit toujours avoir en vue l'équité & la justice , la fidélité à son roi , & être irrépréhensible dans ses mœurs.

Voilà donc les quatre signes principaux qui caractérisent les Francs-Maçons.

Le *guttural* , ainsi appelé , parce qu'on porte la main à la gorge en formant une équerre.

Le *manuel* , dans lequel on se touche les jointures des doigts.

Le *pectoral* , où l'on porte la main en équerre sur le cœur.

Et le *pédestral* , qui prend son nom de la position des pieds.

A l'égard des mots que l'on pro-

nonce , pour constater la vérité des signes de la maçonnerie , il n'y a que les deux dont j'ai parlé ci-dessus ; savoir, JAKIN (il y a *Jachin* dans l'écriture sainte) & BOOZ. Le premier est pour les apprentis , & ils n'ont que celui-là. Les compagnons & les maîtres se servent des deux , & cela se pratique ainsi : après que l'on a fait les premiers signes , qui sont de porter la main en équerre au cou , de frapper ensuite sur la basque droite de l'habit , de se presser mutuellement la jointure des doigts , & de prononcer le mot JAKIN ; on met la main en équerre sur la poitrine , & on prononce BOOZ avec les mêmes précautions que l'on a observées au premier. Les maîtres n'ont point d'autres mots qui les distinguent des compagnons ; ils observent seulement de s'embrasser , en passant les bras par dessus l'épaule : voilà leur distinctif , qui est suivi du signe pédés-
tral. Tout cela se pratique avec tant de circonspection , qu'il est difficile à tout autre qu'à un Franc-Maçon de s'en appercevoir.

Je vais reprendre à présent l'endroit de la réception d'un apprenti où j'en étois resté. Je ne suis pas sûr de ne pas tomber ici dans quelques redites, parce que je n'ai pas sous les yeux la feuille où j'en ai parlé : je vais à tout hasard reprendre, du mieux que je pourrai, le fil de ma narration. On m'excusera si je me répète ; mais dans une affaire qui peut intéresser, j'aime mieux dire deux fois la même chose, que d'omettre la moindre particularité.

Lorsque le récipiendaire a prêté serment, le vénérable grand-maître l'embrasse, en lui disant : *jusqu'ici je vous ai parlé en maître, je vais à présent vous traiter en frère.* Il le fait passer à côté de lui. C'est alors qu'on lui donne le tablier de maçon, & deux paires de gants, l'une pour lui, & l'autre pour sa maçonne. Le second surveillant lui dit alors : *nous vous donnons ces gants comme à notre frère ; & en voilà une paire pour votre maçonne, ou pour la plus fidelle. Les femmes croient que nous sommes leurs ennemis ; vous leur prouve-*

rez par là que nous pensons à elles. Le nouveau reçu embrasse ensuite les maîtres, les compagnons & les apprentis ; après cela on se met à table.

Le vénérable se place à l'orient, les surveillants à l'occident, les maîtres & compagnons au midi, & les apprentis au nord ; le nouveau reçu occupe la place d'honneur à côté du vénérable. Chacun est servi par son domestique, qui ne peut pourtant faire cette fonction que lorsqu'il est reçu Franc-Maçon (12). La cérémonie de la réception des domestiques est la même que celle des apprentis ; ils ne savent que le mot JAKIN ; ils n'ont aussi que les premiers signes, & ne peuvent jamais parvenir à la maîtrise.

(12) Les Francs-Maçons ont cru devoir aussi admettre dans leur ordre, la plupart des maîtres traîtres, & leurs premiers garçons ; parce que comme ils choisissent ordinairement leurs maisons pour leurs assemblées, cela fait qu'ils y sont plus en sûreté ; le maître & les garçons s'intéressent à éloigner les profanes.

Le service des domestiques se borne à mettre les plats sur la table, & à changer les couverts. Il est rare qu'on se face servir à boire : communément chacun a sa bouteille ou barrique devant soi. Voici comme on solemnise la première santé, qui est celle du roi.

Le vénérable frappe un coup sur la table ; le premier & le second surveillants font la même chose : alors toute l'assemblée tourne les yeux vers le vénérable, & se prépare à écouter avec attention ce que l'on va dire. Car il faut remarquer que lorsqu'on frappe sur la table, ce n'est pas toujours pour *porter une santé*, cela se fait aussi toutes les fois qu'on a à dire quelque chose qui intéresse la maçonnerie en général, ou seulement les frères de la loge.

Lorsque le second surveillant a frappé, le vénérable se leve ; il porte la main en équerre sur le cœur, & dit : *à l'ordre, mes frères*. Le premier & le second surveillants répètent la même chose. Le vénérable ajoute : *chargez, mes frères, pour une santé*, Ceci est répété de même par les surveillants.

Chacun met alors dans son canon au-
 tant de poudre , tant rouge que blan-
 che , qu'il juge à propos ; on ne gêne
 personne sur la quantité , ni sur la qua-
 lité. Lorsque les canons sont en état ,
 le premier surveillant dit au grand-
 maître : *vénérable , nous sommes chargés .*
 Le grand-maître dit alors : *premier &
 second surveillants , freres & compagnons
 de cette loge , nous allons boire à la santé
 du roi , notre auguste maître , à qui Dieu
 donne une santé parfaite , & une longue
 suite de prospérités .* Le premier surveil-
 lant répète ce qu'a dit le grand-maître .
 J'ai oublié de dire qu'il interpelle tou-
 jours l'assemblée en commençant par
 les dignités ; ainsi il dit alors : *très-véné-
 rable , second surveillant , freres & com-
 pagnons de cette loge , nous , &c .* Le se-
 cond surveillant dit après : *très-véné-
 rable , premier surveillant , freres , &c .*

Après cette dernière répétition , le
 vénérable grand-maître dit : *second
 surveillant , commandez l'ordre .* Alors
 celui-ci dit : *mes freres , regardez le véné-
 rable ; & en portant la main à son ca-
 non , il ordonne ainsi l'exercice : portez*

la main droite à vos armes : on met la main à son canon, mais sans le lever. *En joue* : on élève son canon, & on l'avance devant soi. *Feu, grand feu* : c'est pour le roi notre maître. Chacun boit alors ; & on a toujours les yeux sur le vénérable, afin de ne retirer son canon qu'après qu'il a fini de boire. Le second surveillant, qui regarde aussi le vénérable, suit le mouvement de son bras, & toute l'assemblée les suit l'un & l'autre. En retirant son canon, on présente les armes ; ensuite on le porte à gauche & à droite ; cet exercice se fait trois fois de suite. On remet après ensemble, & en trois temps, les canons sur la table ; on se frappe trois fois dans les mains, & on crie trois fois, *vivat.*

La scrupuleuse uniformité qui regne dans cet exercice, & la sage gaieté qui pare le visage des frères, & qui reçoit encore les agréments les plus vifs, par la joie dont tout bon François est toujours pénétré, lorsqu'il peut témoigner solennellement son zèle pour son roi ; tout cela forme,

dit-on, un point de vue ravissant, qui seul attireroit à l'ordre ceux mêmes qui paroissent aujourd'hui dans les dispositions les moins favorables pour les Francs-Maçons.

Je me souviens d'avoir dit qu'après la santé du roi, on buvoit à celle du très-vénérable grand-maître, chef de l'ordre; & qu'on buvoit ensuite à celle du vénérable grand-maître de la loge où l'on se trouve, à celles des surveillants, du récipiendaire & des freres, &c. Tout cela se fait avec grande cérémonie.

Il est à propos d'observer que, quoique ce soit presque toujours le vénérable de la loge qui propose de boire à la santé de quelqu'un, il est pourtant permis au premier ou second surveillant, & même à tout autre, de demander à porter une santé. Voici comme cela se fait.

Celui qui veut proposer une santé, frappe un coup sur la table; tout le monde prête silence. Alors le proposant dit : *vénérable, premier & second surveillants, freres & compagnons de*

cette loge, je vous porte la santé de tel.
 Si c'est à un des dignitaires que l'on boit, on ne le nomme point dans le compliment qu'on adresse aux dignités. Par exemple, si c'est au vénérable, on commence par dire : *premier & second surveillants, freres, &c.* Si c'est au premier surveillant, on dit : *vénérable, & second surveillant, freres, &c.*

Celui à la santé duquel on boit, doit se tenir assis pendant que l'on boit ; il ne se leve que lorsqu'on a fini la cérémonie, & que tout le monde s'est assis. Alors il remercie le vénérable, le premier & le second surveillants, & les freres, & leur annonce qu'il va faire raison du plaisir qu'on lui a fait de boire à sa santé. Il fait alors tout seul l'exercice dont j'ai fait mention.

Comme toutes les cérémonies, qui s'observent pour les santé, prennent bien du temps, & qu'il pourroit se trouver quelqu'un des freres assez altéré pour avoir besoin de boire dans les intervalles, on accorde à chacun la liberté de boire à sa fantaisie ; & ceux qui boivent ainsi, le font, pour

ainsi dire, en cachette, c'est-à-dire, sans les cérémonies usitées.

Je n'entreprendrai pas d'exprimer le plaisir singulier que goûtent les Francs-Maçons dans cette maniere de porter des fantés : eux seuls le sentent, & ne pourroient pas le rendre. J'ai oui dire, en propres termes, à des enthousiastes de l'ordre, qu'à ce sujet le sentiment ne pouvoit rien prêter à l'expression.

Quoique la maniere, dont on porte les fantés, occupe une bonne partie du temps que les Francs-Maçons consacrent à leurs assemblées, il leur en reste cependant assez pour se procurer mutuellement des instructions, qui sont toujours très-satisfaisantes, tant par rapport aux choses mêmes qu'on y apprend, que par rapport à la maniere dont elles sont enseignées. Quand on veut former un frere nouvellement reçu, on lui fait quelques questions sur les usages de l'ordre. S'il ne se sent pas assez fort pour répondre, il met la main en équerre sur la poitrine, & fait une inclination : cela veut dire, qu'il demande grace pour la réponse.

Alors le vénérable s'adresse à un plus ancien, en lui disant, par exemple : *frere N. que faut-il pour faire une loge ?* Le frere répond : *vénérable, trois la forment, cinq la composent, & sept la rendent parfaite.*

A l'égard des maîtres, on leur fait des questions plus relevées ; ou plutôt sur une question très-simple, le maître interrogé répond de la façon la plus sublime. Par exemple, le vénérable grand-maître dit à un surveillant : *frere, d'où venez-vous ?* Celui-ci répond : *vénérable, je viens de la loge de saint Jean.* Le vénérable reprend : *qu'y avez-vous vu, quand vous avez pu voir ?* Le surveillant répond : *vénérable, j'ai vu trois grandes lumieres, le palais mosaïque, le dais parsemé d'étoiles, la houe dentelée, la ligne perpendiculaire, la pierre à tracer, &c.* On ne peut rien voir de mieux détaillé que cette réponse ; & quoiqu'elle ne paroisse pas absolument bien claire, elle satisfait infiniment les freres qui l'entendent, & elle cause un plaisir bien vif à toute la compagnie. De temps en temps on fait aussi

répéter les signes de la maçonnerie. Ceux qui les possèdent parfaitement, les font avec une dignité qui charme les spectateurs ; & ceux qui ne sont pas encore bien formés, ou qui sont un peu *gauches* dans leurs façons, procurent quelquefois de l'amusement aux freres, par l'embarras qu'ils éprouvent à se perfectionner dans la formation des signes. Il seroit inutile d'entrer dans un plus long détail des matieres sur lesquelles peuvent rouler les instructions, ou les conversations des freres de la maçonnerie ; tout est à peu près de la même force que ce que je viens de rapporter.

C'est donc en vain qu'on a voulu répandre, sur l'ordre des Francs-Maçons, les soupçons les plus odieux ; les plaisirs qu'ils goûtent ensemble n'ont rien que de très-pur ; & l'uniformité qui y regne n'occasionne jamais l'ennui, parce qu'ils s'aiment tendrement les uns les autres. Je conçois bien que tout autre qu'un Franc-Maçon s'amuseroit à peine de bien des choses qui paroissent faire les délices de leur société ;

société : mais tout ceci est une affaire de sentiment fondé sur l'expérience. Quand on est Franc-Maçon, tout ce qui concerne l'ordre affecte singulièrement l'esprit & le cœur. Ce qui seroit insipide pour un profane, devient un plaisir très-vif pour un Franc-Maçon : c'est un effet bien marqué de ce qu'on appelle une *grace d'état*.

Il n'y a donc rien que de très-simple & de très-innocent dans les conversations que les Francs-Maçons tiennent à table ; & la pureté des sentiments, qui distingue cette société de tant d'autres, tire encore un nouvel éclat des hymnes joyeuses que les freres chantent entr'eux, lorsqu'on a tenu table pendant quelque temps.

On fait que c'est assez souvent par les chansons que le caractère de chaque particulier se manifeste. Tel, par état, ou par respect pour son âge, ne tiendra que des discours convenables, qui, à la fin d'un repas, l'esprit un peu échauffé par les vapeurs d'une seve agréable, croit pouvoir s'échapper un peu, & côtoyer, pour ainsi dire,

l'indécence, s'il ne s'y livre pas totalement. C'est une maxime assez ordinaire, *tout est permis en chantant*. Les Francs-Maçons ne l'ont point adoptée; & leurs chansons, aussi pures & aussi simples que leurs discours, annoncent également la gaieté & l'innocence. Il sera facile au lecteur d'en juger par lui-même; je donnerai à la fin de cet ouvrage un recueil assez curieux de leurs principales chansons.

C'est par-tout une impolitesse, lorsqu'on est à table, de parler à l'oreille de son voisin; mais communément ce n'est qu'une impolitesse. C'est un crime chez les Francs-Maçons, qui est puni plus ou moins sévèrement, à proportion que le frere qui a prévarié est plus ou moins entêté. J'observerai ici, à la honte de nos François, que c'est chez eux que l'on a été obligé de faire usage, pour la première fois, de la formule singulière, consacrée pour l'exclusion d'un Franc-Maçon.

Le vénérable ne procède pas d'abord à la rigueur; il commence par avertir

avec douceur ; & lorsque le frere qui a manqué , se range à son devoir , il n'est condamné qu'à une amende. J'ai dit ci-dessus qu'elle étoit toujours au profit des pauvres , parce que ç'a toujours été l'usage parmi les Francs-Maçons. On a jugé à propos , dans quelques loges inférieures , de garder cet argent pour se régaler en commun.

Lorsque le frere qui a été *admonesté* , n'a pas égard aux remontrances du vénérable , on agit contre lui à la rigueur , si le cas paroît l'exiger. Le vénérable consulte , on va aux opinions ; & lorsque les avis se réunissent pour l'exclusion d'un frere , voici comme on y procede. Le vénérable frappe sur la table , & dit : *à l'ordre, mes freres*. Les surveillants frappent aussi , & répètent ce qu'à dit le vénérable. Lorsque tout le monde paroît attentif à l'ordre donné , le vénérable met la main en équerre sur la poitrine ; il s'adresse au premier , ou au second surveillant , & lui dit : *frere , pourquoi vous êtes - vous fait recevoir maçon ?* Celui qui est interrogé répond : *vénéra-*

ble, c'est parce que j'étois dans les ténèbres, & que je voulois voir la lumière. Le vénérable : comment avez-vous été reçu maçon ? Réponse : vénérable, par trois grands coups. Le vénérable : que signifient ces trois grands coups ? Réponse : frappez, on vous ouvrira ; demandez, on vous donnera ; présentez-vous, & l'on vous recevra. Le vénérable : quand vous avez été reçu, qu'avez-vous vu ? Réponse : vénérable, rien que je puisse comprendre. Le vénérable : comment étiez-vous vêtu, quand vous avez été reçu en loge ? Réponse : vénérable, je n'étois ni nu, ni vêtu ; j'étois pourtant d'une manière décente. Le vénérable : où se tenoit le vénérable, quand vous avez été reçu ? Réponse : vénérable, à l'orient. Le vénérable : pourquoi à l'orient ? Réponse : vénérable, parce que, comme le soleil se leve en orient, le vénérable s'y tient pour ouvrir aux ouvriers, & pour éclairer la loge. Le vénérable : où se tenoient les surveillants ? Réponse : vénérable, à l'occident. Le vénérable : pourquoi à l'occident ? Réponse : parce que, comme le soleil se couche en occident, les

surveillants s'y tiennent pour payer les ouvriers, & pour fermer la loge.

Le vénérable prononce alors la sentence d'exclusion, en disant : *premier & second surveillants, freres & compagnons de cette loge, la loge est fermée.* Les surveillants répètent la même chose. Le vénérable dit alors au frere qui a manqué, que c'est par rapport à la faute qu'il a commise, & qu'il n'a pas voulu réparer, qu'on a fermé la loge. Dès-là, celui qui est l'objet de la réprimande, est exclu de l'ordre; il n'est plus fait mention de lui, lorsqu'on invite les freres pour assister à une réception; & on a soin en même temps de faire avertir les autres loges, du caractère peu sociable de celui contre lequel on s'est trouvé dans l'obligation de sévir: alors il ne doit être admis nulle part, c'est un des statuts de l'ordre.

Au reste, il faut que l'obstination d'un frere soit poussée un peu loin, pour qu'on en vienne à une telle extrémité. Un ordre, qui ne respire que la douceur, la tranquillité & la paix, ne

permet pas qu'on prononce contre un des membres aucun arrêt rigoureux, sans avoir tenté auparavant toutes les voies possibles de conciliation.

Une interruption aussi affligeante doit altérer considérablement le plaisir que goûtent les freres à chanter les hymnes de leur ordre. Cependant, comme il est de regle de chanter dans les assemblées ordinaires, on reprend le fil des chansons, lorsque le calme est entièrement rétabli. J'ai déjà dit que l'on finissoit par la chanson des apprentis ; & j'ai fait observer que les *domestiques* ou *freres servants* venoient alors se mettre en rang avec les maîtres. J'ai décrit, au même endroit, de quelle façon on se conduisoit dans cette dernière cérémonie ; ainsi je me crois dispensé d'en parler ici davantage. Je pourrai quelque jour entrer dans un plus grand détail, lorsque je donnerai une histoire complete de cet ordre. On y verra son origine, ses progrès, ses variations : peut-être aussi que ce qui se passe aujourd'hui, me fournira l'histoire de sa décadence & de sa ruine.

Cet ordre, quoique parvenu chez les François, auroit pu s'y conserver dans toute sa dignité, si l'on eût apporté plus d'attention & de discernement dans le choix que l'on a fait de ceux qui demandent à y être admis. Je ne dis pas qu'il eût fallu exiger de la naissance, ou des talents supérieurs: il auroit suffi de s'attacher principalement à l'éducation & aux sentiments; en un mot, aux qualités de l'esprit & du cœur. On n'auroit pas multiplié à l'infini une société, qui ne se soutiendra jamais que par le mérite marqué de ses membres.

Je ne suis point de l'opinion de ceux qui croient que les sentiments ou les mœurs appartiennent à un quartier plutôt qu'à un autre. On pense actuellement aussi-bien au Marais qu'au fauxbourg Saint-Germain, & bientôt on y parlera la même langue, & on y aura les manières aussi nobles. J'observerai cependant, à l'égard des Francs-Maçons, que ce préjugé de mérite local pourroit avoir quelque lieu.

L'époque de leur décadence peut

se rapporter au temps où cette société s'est étendue vers la rue Saint-Denis : c'est là qu'en arrivant elle s'est senti frappée d'influences malignes , qui ont altéré d'abord la régularité de ses traits , & l'ont ensuite entièrement défigurée par le commerce de la rue des Lombards. Je laisse aux véritables & zélés Francs-Maçons le soin de faire entendre clairement ce que je dis ici ; ils y sont intéressés.

Ce qui est certain , c'est que , par une trop grande facilité , on a admis à la dignité de compagnons & de maîtres , des gens qui , dans des loges bien réglées , n'auroient pas eu les qualités requises pour être freres-servants. On a été plus loin : la religion du grand-maître a été surprise , au point de lui faire accorder des patentes de maîtres de loge , à des personnes incapables de commander dans la plus vile classe des profanes. Alors , pour la première fois , la maçonnerie étonnée a vu avec horreur s'introduire dans son sein le méprisable intérêt , & l'indécence grossière.

Lorsque des gens de certaine étoffe sont curieux de faire une société, que ne cherchent-ils dans leur espece de quoi la former ?

Le sage Anglois, chez qui la maçonnerie a pris naissance, nous fournit des exemples de quantité de sociétés, aussi différentes entr'elles, qu'il y a de différentes classes de sujets dans un état ; & ce qu'il y a de remarquable, à la honte de certains François intrus dans la maçonnerie, c'est que les sociétés, même du plus bas étage, observent toujours à leur façon la plus exacte décence. Il y a entr'autres à Londres une société qu'on appelle la *coterie des deux sous*, ainsi nommée parce que chaque associé met deux sous sur la table en entrant dans l'assemblée. Cette confrérie n'est composée que d'artisans très-grossiers, parmi lesquels on n'a jamais entendu dire qu'il se soit rien passé de contraire au bon ordre. La vertu les unit ; elle est véritablement un peu grossiere, mais c'est la vertu de leur état. Ces associés ont des statuts assez conformes à leur

grossièreté. Je ne citerai pour exemple que l'article IV de leur règlement, qui est conçu en ces termes : *Si quelqu'un jure, ou dit des paroles choquantes à un autre, son voisin peut lui donner un coup de pied sur les os des jambes* (13). Cette façon singulière d'avertir son voisin me paroît assez expressive. Ce qui est admirable, c'est que, lorsqu'on en a fait usage, il n'en est jamais ré- sulté aucun désordre; au contraire, celui qui est averti de cette manière ne s'en fâche point, il se tient pour bien averti, & il se corrige.

On auroit pu même former à Paris des sociétés convenables au génie & aux manières de quantité de particuliers (14), qui ne sont point faits pour pratiquer des personnes qui pensent.

(13) Ceci est tiré du *spectateur*.

(14) Ceux qui connoissent un peu les habitants de certains quartiers marchands, sont assez au fait des façons singulières avec lesquelles ces messieurs s'abordent réciproquement. A la rudesse de leurs gestes, & à la grossièreté de leurs discours, il semble qu'ils disputent continuellement ensemble d'impo- sissance.

On leur auroit donné des réglemens à leur portée. Celui que je viens de citer, auroit pu y figurer d'autant mieux qu'ils y sont accoutumés : comme dans leurs quarts-d'heures d'enjouement, ou lorsque la vente ne donne pas, ils se livrent volontiers à ce noble exercice, ils auroient pu s'en servir aussi pour s'avertir charitablement de leurs fautes.

Le très-vénérable qui est aujourd'hui à la tête de l'ordre, va, dit-on, travailler efficacement à écarter de la confrérie maçonne, tout ce qui n'est pas digne d'elle. Ce grand ouvrage avoit été projeté par son illustre prédécesseur, qu'une mort prématurée vient d'enlever au monde & à la maçonnerie.

On a remarqué que les Francs-Maçons Parisiens n'ont pas eu l'attention de faire faire un service pour le repos de l'ame de ce dernier grand-maître. Les uns ont cru que, par un privilège spécial, un véritable maçon, & à plus forte raison celui qui est revêtu de l'auguste dignité de très-véné-

rable , prenoit en quittant ce monde un libre effor vers le ciel , sans appréhender aucun écart sur la route.

D'autres ont imaginé qu'en recevant des Anglois l'ordre Franc-Maçon , les associés avoient peut-être hérité en même temps du peu de goût que cette nation paroît avoir pour le purgatoire.

Quelle que puisse être la raison qui a fait omettre ce service , les Francs-Maçons Normands ont agi tout autrement : ils ont ordonné une pompe funebre dans l'église des jacobins de Rouen ; ils en ont fait les honneurs ; l'invitation a été solennelle , & les freres des sept loges de Rouen s'y sont transportés vêtus de deuil : ils ont observé , autant que la circonstance le leur a permis , les cérémonies de leur ordre , en ordonnant qu'on marcheroit trois à trois à la pompe funebre. Cela a été ponctuellement exécuté à l'honneur de la maçonnerie , & à l'édification de tous les fideles Normands.





SUPPLÉMENT

A U

S E C R E T

D E S

FRANCS-MAÇONS.

RÉCEPTION DU MAÎTRE.

L'Apprenti-compagnon qui veut se faire recevoir *maître*, doit s'adresser à quelque maître déjà reçu; de la même manière qu'un *profane*, qui veut devenir Franc-Maçon, est obligé de s'adresser à quelqu'un des frères, pour se faire proposer. La *proposition* du maître, & la réponse de la loge, se font avec les mêmes cérémonies qui se pra-

riquent à l'égard des profanes; c'est-à-dire, que sur le témoignage du *propofant* le postulant est accepté, & qu'on lui fixe un jour pour sa réception, qui se fait de la maniere suivante.

Le récipiendaire n'a ni les yeux bandés, ni le genou découvert, ni un soulier en pantoufle; & l'on n'observe point non plus qu'il soit dépourvu de tous métaux, ainsi qu'on le fait à la réception de l'apprenti-compagnon. Il est habillé comme bon lui semble, excepté qu'il est sans épée, & qu'il porte son tablier en compagnon (15). Il se tient seulement à la porte en dehors de la loge, jusqu'à ce que le second surveillant le fasse entrer, & on lui donne pour compagnie un frere apprenti-compagnon - maître, que l'on nomme en ce cas le *frere terrible*, qui est celui qui le doit proposer, & remettre entre les mains du second surveillant. On ne permet point à ceux

(15) Le compagnon attache la bavette de son tablier à son habit; le maître la laisse tomber sur le tablier.

qui ne sont qu'apprentis-compagnons, d'assister à la réception des maîtres.

Dans la chambre où se fait cette cérémonie on trace sur le plancher la loge du maître, qui est la forme d'un cercueil entouré de larmes (16). Sur l'un des bouts du cercueil, on dessine une tête de mort; sur l'autre, deux os en fautoir; & l'on écrit au milieu *jehova*, ancien mot du maître. Devant le cercueil on trace un compas ouvert; à l'autre bout, une équerre; & à main droite, une montagne, sur le sommet de laquelle est une branche d'acacia; & l'on marque, comme sur la loge de l'apprenti-compagnon, les quatre points cardinaux. On illumine ce dessin de neuf bougies; savoir, trois à l'orient, trois au midi, & trois à l'occident; & autour, l'on poste trois freres, l'un au septentrion, l'autre au midi, & le troisieme à l'orient, qui tiennent chacun un rouleau de papier

(16) Voyez le véritable dessin de la loge du maître.

ou de quelque autre matiere flexible caché sous l'habit.

Après quoi, le grand-maître de la loge, que l'on nomme pour lors *très-respectable*, prend sa place, & se met devant une espece de petit autel, qui est à l'orient, sur lequel est le livre de l'évangile, & un petit maillet. Le premier & le second surveillants qu'on appelle alors *vénérables*, se tiennent à l'occident, debout vis-à-vis du grand-maître, aux deux coins de la loge. Les autres officiers qui consistent en un *orateur*, un *secrétaire*, un *trésorier*, & un autre qui est pour faire silence, se placent indifféremment autour de la loge avec les autres freres. Il y en a un seulement qui se tient à la porte en dedans de la loge & qui fait sentinelle, une épée nue à chaque main, l'une la pointe en haut, l'autre la pointe en bas: celle-ci qui tient de la main gauche, est pour donner au second surveillant quand il fait entrer le récipiendaire.

Tout le monde ainsi placé, le grand-maître fait le signe de maître, qui est

de porter la main droite au dessus de la tête, le revers tourné du côté du front, les quatres doigts étendus & ferrés, le pouce écarté, & de la porter ainsi dans le creux de l'estomac. Ensuite il dit : *mes freres, aidez-moi à ouvrir la loge.* A quoi le premier surveillant répond : *allons, mes freres, à l'ordre.* Aussi-tôt ils font tous le signe de maître, & restent dans la dernière attitude de ce signe, tout le temps que le grand-maître fait alternativement quelques questions du catéchisme, qui suit, au premier & au second surveillants, & jusqu'à ce qu'il dise enfin : *mes freres, la loge est ouverte.*

Alors on se remet dans l'attitude que l'on veut, & le frere terrible frappe à la porte trois fois trois coups (17). Le grand-maître lui répond en frappant de même avec son petit maillet,

(17) On frappe d'abord deux petits coups, près-à-près; mais on laisse un peu plus d'intervalle entre le second & le troisieme, que l'on frappe aussi plus fort. Cela se répète trois fois. La même gradation de force & de vitesse s'observe aussi à table, lorsqu'on frappe des mains, après avoir bu.

trois fois trois coups sur l'autel, qui est devant lui. Ensuite le second surveillant fait le signe de maître, & faisant une profonde inclination au grand-maître, il va ouvrir la porte, & demande à celui qui a frappé : *que souhaitez-vous, frere ?* L'autre répond : *c'est un apprenti-compagnon-maçon, qui desire d'être reçu maître.* Le second surveillant reprend : *a-t-il fait son temps ? son maître est-il content de lui ?* *Oui, vénérable,* répond le frere terrible. Après cela le surveillant ferme la porte, vient se remettre à sa place, en faisant le signe de maître & la révérence : puis il dit, en s'adressant au grand-maître : *très-respectable, c'est un apprenti-compagnon qui desire d'être reçu maître. A-t-il fait son temps ? son maître est-il content de lui ? l'en jugez-vous digne ?* demande le grand-maître. *Oui, très-respectable,* répond le second surveillant. *Faites-le donc entrer,* reprend le grand-maître. A ces mots le second surveillant, après avoir fait encore le même signe & l'inclination qu'il a déjà faits deux fois, va demander au frere

qui fait sentinelle, l'épée qu'il tient de la main gauche, la prend aussi de la même main, & de la droite ouvre brusquement la porte, en présentant la pointe de son épée au récipiendaire, à qui il dit en même temps, de la prendre par ce bout-là, de la main droite, de la poser sur sa mamelle gauche, & de la tenir ainsi jusqu'à ce qu'on lui dise de l'ôter. Cela fait, il le prend de la main droite par l'autre main, & le fait entrer de cette façon dans la chambre de réception, lui fait faire trois fois (18) le tour de la loge, (le dos tourné vers le milieu de la loge où est la figure du cercueil,) en commençant par l'occident, toujours dans la même attitude, à la réserve que chaque fois qu'ils passent devant le grand-maître, le récipiendaire quitte la pointe de l'épée & la main de son conducteur, & fait, en s'inclinant, le signe de compagnon. Le grand-maître & tous les autres frères lui répon-

(18) Neuf fois dans quelques loges; & dans d'autres, une fois.

dent par le signe de maître : après quoi, le second surveillant & le récipiendaire se remettent dans leur première posture, & continuent leur route, en faisant toujours la même cérémonie à chaque tour.

Il faut observer, ici, qu'avant que d'introduire le récipiendaire dans la loge, le grand-maître ordonne au dernier reçu des maîtres, de s'étendre par terre sur la figure du cercueil dont j'ai parlé, le visage en haut, le bras gauche étendu le long de la cuisse, le droit plié sur la poitrine, de façon que la main touche l'endroit du cœur, cette même main couverte du tablier, que l'on relève pour cela, & le visage couvert du linge teint de sang, dont je parlerai tout à l'heure.

Le dernier tour achevé, le récipiendaire se trouve vis-à-vis du grand-maître & entre les deux surveillants. Alors le grand-maître s'avance vers le frère, qui est étendu par terre, & le relève avec les mêmes cérémonies qu'il emploie pour relever le récipiendaire, & que l'on verra dans la suite. Cela

fait, le second surveillant remet l'épée à celui à qui il l'avoit prise, & frappe trois fois trois coups sur l'épaule du premier surveillant, en passant la main par derrière le récipiendaire. Alors le premier surveillant lui demande : *que souhaitez vous, vénérable ?* Il répond : *c'est un apprenti-compagnon-maçon, qui desire d'être reçu maître. A-t-il servi son temps ?* reprend le premier surveillant. *Oui, vénérable,* réplique le second. Après cela, le premier surveillant fait le signe de maître, & dit au grand-maître : *très-respectable, c'est un apprenti-compagnon, qui desire d'être reçu maître. Faites-le marcher en maître, & me le présentez,* répond le très-respectable. Alors le premier surveillant lui fait faire la double équerre, qui est de mettre les talons l'un contre l'autre : & les deux pointes du pied en dehors, de façon qu'ils touchent les bouts de l'équerre, qui est tracée dans la loge de maître. Ensuite il lui montre la marche de maître, qui est de faire le chemin qu'il y a de l'équerre au compas, en trois grands pas égaux,

faits un peu en triangle, c'est-à-dire, qu'en partant de l'équerre, il porte le pied droit en avant, un peu vers le midi ; le gauche, en tirant un peu du côté du septentrion : & pour le dernier pas, il porte le pied droit à la pointe du compas, qui est du côté du midi, fait suivre le gauche, & assemble les deux talons, de façon que cela forme avec le compas encore une double équerre. Il est nécessaire d'observer qu'à chaque pas qu'il fait, les trois freres dont j'ai parlé, qui tiennent un rouleau de papier, lui en donnent chacun un coup sur les épaules, lorsqu'il passe auprès d'eux.

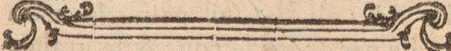
Ces trois pas faits, le récipiendaire se trouve par conséquent tout auprès & vis-à-vis du grand-maître, qui pour lors prend son petit maillet, en disant au récipiendaire : *promettez-vous, sous la même obligation que vous avez contractée, en vous faisant recevoir apprenti-compagnon, de garder le secret des maîtres envers les compagnons, comme vous avez gardé celui des compagnons envers les profanes, & de prendre le parti de*

maître contre les compagnons rebelles ?
Oui, très-respectable, dit le récipiendaire. Moyennant quoi, le grand-maître lui donne trois petits coups de son maillet sur le front; & si-tôt que le troisieme coup est donné, les deux surveillants, qui le tiennent à brasle corps, le jettent en arriere tout étendu sur la forme du cercueil, qui est tracé sur le plancher: aussi-tôt un autre frere vient, & lui met sur le visage un linge, qui semble être teint de sang dans plusieurs endroits. Cette cérémonie faite, le premier surveillant frappe trois coups dans sa main, & aussi-tôt tous les freres tirent l'épée, & en présentent la pointe au corps du récipiendaire. Ils restent tous un instant dans cette attitude. Le surveillant frappe encore trois autres coups dans sa main: tous les freres alors remettent l'épée dans le fourreau, & le grand-maître s'approche du récipiendaire, le prend par l'*index* (ou le premier doigt) de la main droite, le pouce appuyé sur la premiere & grosse jointure, fait semblant de faire un effort comme

pour le relever, & le laissant échapper volontairement en glissant les doigts, il dit : *jakin*. Après quoi, il le prend encore de la même façon par le second doigt, & le laissant échapper comme le premier, il dit : *booz*. Ensuite il le prend par le poignet, en lui appuyant les quatre doigts écartés, à demi pliés en forme de ferre, sur la jointure du poignet, au dessus de la paume de la main, son pouce passé entre le pouce & l'*index* du récipiendaire, & lui donne par là l'attouchement de maître. En lui tenant ainsi toujours la main serrée, il lui dit de retirer sa jambe droite vers le corps, & de la plier de façon que le pied puisse porter à plat sur le plancher, c'est-à-dire, que le genou & le pied soient en ligne perpendiculaire autant qu'il est possible; & lui dit de tenir le corps étendu, ferme & comme roide. En même temps le grand-maître approche sa jambe droite de celle du récipiendaire, de manière que le dedans du genou de l'un touche au dedans du genou de l'autre; & ensuite

suite il lui dit de lui passer la main gauche par dessus le cou ; & le grand-maître, qui en se baissant passe aussi sa main gauche par dessus le cou du récipiendaire , le relève à l'instant , en se joignant à lui pied contre pied , genou contre genou , poitrine contre poitrine , joue contre joue , & lui dit alors , partie à une oreille , & partie à l'autre , *mac-benac* , qui est le mot de maître.

Alors on lui ôte de dessus la tête le linge teint de sang ; & le grand-maître lui dit , en mémoire de qui on a fait toute cette cérémonie , & l'instruit des mysteres de la maîtrise , qu'on a vus ci-dessus . & qui sont le signe , l'attouchement & le mot : moyennant cela , on le reconnoît parmi les maçons , pour un frere qui a passé par tous les grades de la maçonnerie , & qui n'a rien à desirer , que de savoir parfaitement le catéchisme , que je donnerai après avoir rapporté l'histoire d'Hiram.



A B R É G É
DE L'HISTOIRE
D' H I R A M,
A D O N I R A M,
Ou Adoram , architecte du
Temple de Salomon.

Pour comprendre le rapport qu'il y a entre cette histoire & la société des Francs-Maçons , il faut savoir que leur loge représente le temple de Salomon , & qu'ils donnent le nom d'*Hiram* à l'architecte que ce prince choisit pour la construction de ce fameux édifice.

Quelques-uns prétendent que cet *Hiram* étoit roi de Tyr ; & d'autres , que c'étoit un célèbre ouvrier en métaux , que Salomon avoit fait venir des pays étrangers , & qui fit les deux colonnes d'airain qu'on voyoit à la porte du

temple, l'une appelée *jakin*, & l'autre *boaz*.

L'auteur du *secret des Francs-Maçons* a raison de dire qu'il ne s'agit point d'*hiram*, roi de Tyr, chez les Francs-Maçons : mais il ne s'agit pas non plus, comme il le prétend, de cet *Hiram*, admirable ouvrier en métaux, que Salomon avoit fait venir de Tyr, & qui fit les deux colonnes de bronze (19). Quel rapport pourroit avoir un ouvrier en métaux avec la confrérie des Francs-Maçons ? Il me semble que la qualité qu'ils prennent de maçons, le tablier de peau blanche, la truelle qu'ils portent, & tous les autres instruments allégoriques dont ils se décorent en loge, n'ont rien de commun avec les orfèvres, les ferruriers, les fondeurs, ni les chaudronniers. Mais, outre qu'il n'est point vraisemblable qu'ils s'agisse parmi eux d'*Hiram* roi de Tyr, non plus que d'*Hiram* ouvrier en métaux, ils conviennent tous que c'est en mé-

(19) Joseph appelle cet ouvrier *Chiram*.

moire de l'architecte du temple de Salomon, qu'ils font toutes leurs cérémonies, & principalement celles qu'ils observent à la réception des maîtres. Après cela comment peut-on s'y méprendre, puisque l'écriture nous apprend que celui qui conduisoit les travaux pour la construction du temple de Salomon, s'appelloit *Adoniram*? Il est vrai que Joseph, dans son histoire des Juifs, dit qu'il se nommoit *Adoram*: mais cette différence ne doit pas le faire confondre avec Hiram roi de Tyr, ni avec Hiram ouvrier en métaux. Il n'est donc pas douteux que celui dont les Francs-Maçons honorent la mémoire, s'appelloit *Adoniram* ou *Adoram*, & que c'est à lui à qui ils prétendent qu'est arrivée l'aventure tragique, dont je vais faire le récit.

On ne trouve aucuns vestiges de ce trait d'histoire dans l'écriture, ni dans Joseph. Les Francs-Maçons prétendent qu'elle a été puisée dans le *Thal-mud*; mais comme je crois qu'il est fort indifférent de savoir où elle peut être, je n'ai pas fait de grandes recherches

pour m'en assurer. Je me fonde uniquement sur la tradition reçue parmi les Francs-Maçons, & je la rapporte comme ils la racontent tous.

Adoniran, *Adoram* ou *Hiram*, à qui Salomon avoit donné l'intendance & la conduite des travaux de son temple, avoit un si grand nombre d'ouvriers à payer, qu'il ne pouvoit les connoître tous : & pour ne pas risquer de payer l'apprenti comme le compagnon, & le compagnon comme le maître, il convint avec chacun d'eux en particulier, de *mots*, de *signes* & d'*attouchements* différents, pour les distinguer.

Le mot de l'apprenti étoit *jakin*, nom d'une des deux colonnes d'airain, qui étoient à la porte du temple, auprès de laquelle ils s'assembloient pour recevoir leur salaire. Leur signe étoit de porter la main droite sur l'épaule gauche, de la retirer sur la même ligne du côté droit, & de la laisser retomber sur la cuisse, le tout en trois temps. Leur attouchement étoit d'appuyer le pouce droit sur la première & grosse

jointure de l'*index* de la main droite de celui à qui ils vouloient se faire connoître.

Le mot des *compagnons* étoit *boaz* : on appelloit ainsi l'autre colonne d'airain qui étoit à la porte du temple, où ils s'assembloient aussi pour recevoir leur salaire. Leur signe étoit de porter la main droite sur la mamelle gauche, les quatre doigts ferrés & le pouce écarté. Leur attouchement étoit le même que celui des apprentis, excepté qu'ils le faisoient sur le second doigt, & les apprentis sur le premier.

Le maître n'avoit qu'un mot, pour se faire distinguer d'avec ceux dont je viens de parler, qui étoit *jehova* ; mais il fut changé après la mort d'Adoniram, dont je vais faire l'histoire.

Trois compagnons, pour tâcher d'avoir la paie de maître, résolurent de demander le mot de maître à Adoniram, lorsqu'ils pourroient le rencontrer seul, ou de l'assassiner s'il ne vouloit pas le leur dire. Pour cet effet ils se cachèrent dans le temple, où ils

favoient qu'Adoniram alloit seul tous les soirs faire la ronde. Ils se posterent, l'un au midi, l'autre au septentrion, & le troisieme à l'orient. Adoniram étant entré, comme à l'ordinaire, par la porte de l'occident, & voulant sortir par celle du midi, un des trois compagnons lui demanda le mot de maître, enlevant sur lui le bâton ou le marteau qu'il tenoit à la main. Adoniram lui dit qu'il n'avoit pas reçu le mot de maître de cette façon-là. Aussitôt le compagnon lui porta sur la tête un coup de son bâton ou de son marteau. Le coup n'ayant pas été assez violent pour jeter Adoniram par terre, il se sauva du côté de la porte du septentrion, où il trouva le second qui lui en fit autant. Cependant, comme ce second coup ne l'avoit pas encore terrassé, il fut pour sortir par la porte de l'orient; mais il y trouva le dernier, qui après lui avoir fait la même demande que les deux premiers, acheva de l'assommer. Après quoi ils se joignirent tous les trois pour l'enterrer. Mais comme il faisoit encore jour, ils

n'osèrent transporter le corps sur le champ : ils se contenterent de le cacher sous un tas de pierres ; & quand la nuit fut venue , ils le transporterent sur une montagne , où ils l'enterrent ; & afin de pouvoir reconnoître l'endroit , ils couperent une branche d'un acacia , qui étoit auprès d'eux , & la planterent sur la fosse.

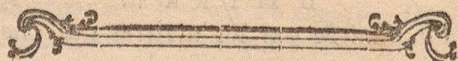
Salomon ayant été sept jours sans voir Adoniram , ordonna à neuf maîtres de le chercher , & pour cet effet , d'aller d'abord se mettre trois à chaque porte du temple pour tâcher de savoir ce qu'il étoit devenu. Ces neuf maîtres exécuterent fidèlement les ordres de Salomon ; & après avoir cherché longtemps aux environs , sans avoir appris aucune nouvelle d'Adoniram , trois d'entr'eux qui se trouverent un peu fatigués , furent justement pour se reposer auprès de l'endroit où il étoit enterré. L'un des trois , pour s'asseoir plus aisément , prit la branche d'acacia qui lui resta à la main ; ce qui leur fit remarquer que la terre en cet endroit avoit été remuée nouvellement , &

voulant en faveur la cause, ils se mirent à fouiller, & trouverent le corps d'Adoniram. Alors ils firent signe aux autres de venir vers eux, & ayant tous reconnu leur maître, ils se douterent que ce pouvoit être quelques compagnons qui avoient fait ce coup-là en voulant le forcer de leur donner le mot de maître; & dans la crainte qu'il ne l'eussent tiré de lui, ils résolurent d'abord de le changer, & de prendre le premier mot qu'un d'entr'eux pourroit dire, en déterrants le cadavre. Il y en eut un qui le prit par un doigt; mais la peau se détacha & lui resta dans la main. Le second maître le prit sur le champ par une autre doigt, qui en fit tout autant. Le troisieme le prit par le poignet de la même maniere que le grand-maître saisit le poignet du compagnon dans la cérémonie de la réception, qui a été décrite ci-dessus; la peau se sépara encore; sur quoi il s'écria: *mac-benac*, qui signifie, selon les Francs-Maçons, *la chair quitte les os, ou le corps est corrompu*. Aussi-tôt ils convinrent ensemble que ce seroit

là dorénavant le mot de maître. Ils allèrent sur le champ rendre compte de cette aventure à Salomon qui en fut fort touché ; & pour donner des marques de l'estime qu'il avoit eue pour Adoniram , il ordonna à tous les maîtres de l'aller exhumer , & de le transporter dans le temple , où il le fit enterrer en grande pompe. Pendant la cérémonie , tous les maîtres portoient des tabliers & des gants de peau blanche , pour marquer qu'aucun d'eux n'avoit souillé ses mains du sang de leur chef.

Telle est l'histoire d'Hiram , que le grand-maître raconte au récipiendaire , le jour de sa réception. Comme ce n'est qu'une fiction , & qu'on n'en trouve pas la moindre trace dans l'histoire sacrée ni profane , il ne faut pas être surpris si les Francs-Maçons ne s'accordent pas toujours sur le nom de cet architecte , ni sur les circonstances de sa mort. Par exemple , j'ai dit que les trois compagnons planterent une branche d'acacia sur la fosse d'Hiram ; mais d'autres prétendent que cette branche

fut plantée par les maîtres qui cherchoient le corps , afin de pouvoir reconnoître l'endroit où ils l'avoient trouvé. Quelques-uns prétendent aussi que les maîtres exhumerent le corps d'Hiram , avant que d'aller rendre compte à Salomon de leur aventure ; au lieu que j'ai dit que ce fut ce prince qui fit déterrer le cadavre. Il y en a encore qui soutiennent que le premier coup que reçut Hiram , fut un coup de brique ; le second, un coup de pierre cubique ; & le troisième, un coup de marteau. Enfin, il y en a qui disent que ce fut Salomon qui s'avisa de changer le mot de maître , au lieu que d'autres prétendent que les maîtres firent ce changement sans le consulter. En un mot , dans toutes les loges que j'ai vues , j'ai trouvé quelque différence , mais par rapport aux particularités seulement , & non quant à l'essentiel. La maniere dont j'ai raconté cette histoire est conforme à l'opinion le plus communément reçue.



CATECHISME

D E S

FRANCS-MAÇONS,

Qui contient les principales demandes & réponses qu'ils se font entr'eux, pour se reconnoître tant apprentis que compagnons & maîtres. On a seulement distingué les réponses, qui ne conviennent qu'au maître seul, en mettant à la tête, R. du maître.

*D. E*tes-vous maçon ?

R. Mes freres & compagnons me reconnoissent pour tel.

C'est ainsi que l'on répond, quand la question se fait à l'oreille, ou tête-à-tête; mais lorsqu'elle se fait tout haut en présence des profanes, on se contente de répondre: je fais gloire de l'être; & l'autre réplique, & moi je suis ravi de vous connoître.

D. Pourquoi vous êtes-vous fait maçon ?

R. Parceque j'étois dans les ténèbres, & que j'ai voulu voir la lumiere.

D. Quant on vous a fait voir la lumiere, qu'avez-vous apperçu ?

R. Trois grandes lumieres.

D. Que signifient ces trois grandes lumieres ?

R. Le soleil, la lune, & le grand-maître de la loge.

D. A quoi connoît-on un maçon ?

R. Au signe, à l'attouchement, & au mot.

Quelques-uns ajoutent, & aux circonstances de ma réception.

D. Dites-moi le mot de l'apprenti.

R. Dites-moi la premiere lettre, je vous dirai la seconde.

D. J.

R. A.

D. K.

R. I.

D. N.

R. Ja.

D. Kin.

R. Jakin.

Ils prononcent le mot *jakin*, ou l'un après l'autre, ou tous deux ensemble. Le vrai nom est *jabihin*, mais les Francs-Maçons disent communément *jakin*.

D. Que veut dire le mot *jakin* ?

R. C'est le nom d'une des deux colonnes d'airain, qui étoient à la porte du temple de Salomon, auprès de laquelle s'affembloient les apprentis, pour recevoir leur salaire.

D. Etes-vous compagnon ?

R. Oui je le suis.

D. Dites-moi le mot du compagnon.

R. Dites-moi la première lettre, je vous dirai la seconde.

D. B.

R. O.

D. A.

R. Z.

D. Bo.

R. Az.

D. Boaz.

R. Boaz.

Ou l'un après l'autre, ou tous deux ensemble.
Boaz est le vrai nom, & le plus usité parmi les frères. Il y en a pourtant qui disent *booz*, & d'autres *boz*.

D. Que signifie le mot *boaz* ?

R. C'est le nom de l'autre colonne d'airain, qui étoit à la porte du temple, & auprès de laquelle

s'assembloient les compagnons,
pour recevoir leur salaire.

D. Quelle hauteur avoient ces deux
colonnes ?

R. Dix-huit coudées.

D. Combien avoient-elles de tour ?

R. Douze coudées.

D. Combien avoient-elles d'épaisseur ?

R. Quatre doigts.

D. Où avez-vous été reçu ?

R. Dans une loge réglée & parfaite.

D. Comment s'appelle cette loge ?

R. La loge de St. Jean.

Il faut toujours répondre ainsi lorsqu'on vous
catechise, parce que c'est le nom de toutes les
loges. Mais quand les freres qui se connoissent s'en-
tretiennent ensemble, ils distinguent les différentes
loges d'une même ville, par le nom du maître.

D. Où est-elle située ?

R. Dans la vallée de Josaphat en terre
sainte.

D'autres répondent : au sommet d'une grande mon-
tagne, & au fond d'une grande vallée, où jamais
coq n'a chanté, femme n'a babillé, lion n'a rugi ; en
un mot, où tout est tranquille ; comme dans la vallée
de Josaphat. Expressions figurées pour marquer la
concorde & la paix, qui regnent dans les assem-
blées maçonnnes, & le soin que l'on prend d'en
exclure les femmes.

D. Sur quoi est-elle fondée ?

R. Sur trois colonnes ; la sagesse , la force & la beauté. La sagesse , pour entreprendre ; la force , pour exécuter ; & la beauté , pour l'ornement.

D. Qui est-ce qui vous a mené à la loge ?

R. Une personne que j'ai reconnue ensuite pour apprenti.

D. Comment étiez-vous habillé ?

R. Ni nu , ni vêtu , ni chaussé , ni déchaussé ; mais pourtant d'une façon décente , & dépourvu de tous métaux.

Le récipiendaire a le genou droit nu , le fouliez gauche en pantoufle , & on lui ôte tout ce qu'il a de métal sur lui.

D. Qui avez-vous trouvé à la porte ?

R. Le dernier reçu des apprentis , l'épée à la main.

D. Pourquoi a-t-il l'épée à la main ?

R. Pour écarter les profanes.

D. Comment êtes-vous entré dans le temple de Salomon ?

R. Par sept marches d'un escalier en vis , qui se montrent par trois , cinq & sept.

D. Pourquoi étiez-vous dépourvu de tous métaux ?

R. C'est que lorsqu'on bâtit le temple de Salomon, les cedres du Liban furent envoyés tout taillés, prêts à mettre en œuvre, de sorte qu'on n'entendit pas un coup de marteau, ni d'aucun autre outil, lorsqu'on les employa.

D. Comment y avez-vous été admis ?

R. Par trois grands coups.

D. Que signifient ces trois coups ?

R. Frappez, on vous ouvrira. Demandez, on vous donnera. Cherchez, & vous trouverez ; *ou*, présentez-vous, & l'on vous recevra.

D. Que vous ont produit ces trois grands coups ?

R. Un second surveillant.

D. Qu'a-t-il fait de vous ?

R. Il m'a mis l'épée à la main.

D. Qu'a-t-il fait de vous ensuite ?

R. Il m'a fait voyager, en tournant trois fois, de l'occident au septentrion, à l'orient, & au midi.

Ce sont les trois tours que l'on fait faire au récipiendaire, lorsqu'il entre dans la loge.

- D.* Quand vous avez été admis dans la loge, qu'avez-vous vu ?
- R.* Rien que l'esprit humain puisse comprendre.
- D.* Quelle est la forme de la loge ?
- R.* Un carré long.
- D.* Quelle est sa longueur ?
- R.* De l'occident à l'orient.
- D.* Sa largeur ?
- R.* Du midi au septentrion.
- D.* Sa hauteur ?
- R.* De la surface de la terre jusqu'au ciel.
- D.* Et sa profondeur ?
- R.* De la surface de la terre jusqu'au centre.
- D.* Pourquoi répondez-vous ainsi ?
- R.* Pour donner à entendre que les Francs-Maçons sont dispersés par toute la terre, & ne forment pourtant tous ensemble qu'une loge.
- D.* De quoi la loge est-elle couverte ?
- R.* D'un dais céleste, parsemé d'étoiles d'or.
- D.* Combien y a-t-il de fenêtres ?
- R.* Trois.
- D.* Où sont-elles situées ?

R. L'une à l'orient, l'autre au midi,
& la troisieme à l'occident.

D. Pourquoi n'y en a-t-il pas au septentrion.

R. Parce que la lumiere du soleil ne vient jamais de ce côté-là.

D. Combien faut-il de personnes pour composer une loge ?

R. Trois la forment, cinq la composent, & sept la rendent parfaite.

D. Qui sont ces sept ?

R. Le grand-maître, le premier & le second surveillants, deux compagnons & deux apprentis.

D. Où est placé le grand-maître ?

R. A l'orient.

D. Pourquoi ?

R. Comme c'est à l'orient que le soleil ouvre la carrière du jour, le grand-maître doit s'y tenir aussi pour ouvrir la loge, & mettre les ouvriers à l'œuvre.

D. Avez-vous vu le grand-maître ?

R. Oui.

D. Comment est-il vêtu ?

R. D'or & d'azur, ou plutôt, d'un habit jaune avec des bas bleus.

Ce n'est pas que le grand-maître soit habillé de cette façon : mais l'*habit jaune* signifie la tête & le haut du compas, que le grand-maître porte au bas de son cordon, & qui est d'or, ou du moins doré : & les *bas bleus*, les deux pointes du même compas, qui sont de fer ou d'acier ; c'est ce que signifient aussi l'or & l'azur.

D. Où se tiennent les surveillants ?

R. A l'occident.

D. Pourquoi ?

R. Comme le soleil termine sa course à l'occident, de même les surveillants se tiennent à l'occident pour payer les ouvriers, & fermer la loge.

D. Où se tiennent les maîtres ?

R. Au midi.

D. Pourquoi ?

R. Comme c'est au point de midi que le soleil est dans sa plus grande force, les maîtres se tiennent au midi, pour renforcer la loge.

D. Où se tiennent les compagnons ?

R. Ils sont dispersés par toute la loge.

D. Pourquoi ?

R. Comme les compagnons sont les ouvriers, & que le travail doit se

faire par-tout, il faut qu'ils se tiennent indifféremment dans toutes les parties de la loge.

D. Où se tiennent les apprentis?

R. Au septentrion, excepté le dernier reçu.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'ils sont encore dans les ténèbres; & afin que se tenant au septentrion, qui est le côté ténébreux, ils examinent de-là le travail des compagnons.

D. Combien y a-t-il d'ornemens dans la loge?

R. Trois.

D. Quels sont-ils?

R. Le pavé mosaïque, l'étoile flamboyante, & la houpe dentelée.

D. Combien y a-t-il de bijoux, ou de choses précieuses?

R. Six, trois mobiles, & trois immobiles.

D. Quels sont les trois mobiles?

R. L'équerre que porte le maître; le niveau que porte le premier surveillant, & le perpendiculaire que porte le second surveillant.

D. Quels sont les trois immobiles ?

R. La pierre brute , pour les apprentis , la pierre cubique à pointe , pour aiguïser les outils des compagnons , & la planche à tracer , sur laquelle les maîtres font leurs desseins.

D. Etes-vous compagnon ?

R. Oui , je le suis.

D. Comment avez-vous été reçu compagnon ?

R. Par l'équerre , la lettre G , & le compas.

Allusion aux trois pas que l'on fait faire au récipiendaire.

D. Pourquoi vous êtes-vous fait recevoir compagnon ?

R. Pour la lettre G.

D. Que signifie cette lettre ?

R. La géométrie , ou la cinquieme science.

Si c'est au maître à qui l'on demande ce que signifie la lettre G , il répond : une chose plus grande que vous. Demande. Quelle peut être cette chose plus grande que moi , qui suis Franc-Maçon & maître ? Réponse. God , qui (en Anglois) veut dire Dieu.

- D.* Avez-vous travaillé ?
R. Oui, du lundi au matin jusqu'au samedi au soir.
D. En quoi consiste le travail d'un Franc-Maçon ?
R. A équarrir les pierres, à les polir, à les mettre de niveau, & à tirer une muraille au cordeau.
D. Avec quoi avez-vous travaillé ?
R. Avec la chaux (*ou* le mortier), la beche & la brique, qui signifient la liberté, la constance & le zele.

Il faut être Franc-Maçon pour sentir la justesse de ces emblèmes.

- D.* Avez-vous été payé ?
R. Oui, *ou* j'en suis content.
D. Où ?
R. *L'apprenti* répond : à la colonne J ;
le compagnon : à la colonne B ;
le maître : à la chambre intérieure, *ou* à la chambre du milieu.
D. Où avez-vous travaillé ?
R. *du M.* Dans la chambre intérieure, *ou* du milieu.

On questionne ensuite le maître (si l'on veut) sur les particularités de sa réception, qui ont été décrites,

D. Etes-vous maître ?

R. du M. Examinez-moi, éprouvez-moi & désapprouvez-moi, si vous pouvez ; ou, l'acacia m'est connu.

D. Quel est le premier soin d'un maçon ?

R. C'est de voir si la loge est bien couverte.

C'est-à-dire, de ne point parler de la maçonnerie, sans être assuré qu'on n'est point entendu des profanes.

D. Quel âge avez-vous ?

Le but de cet question n'est pas de savoir l'âge du frère, mais de savoir s'il est, ou compagnon, ou maître.

R. du compagnon. Moins de sept ans.

C'est-à-dire, qu'on n'est encore que *compagnon*, parce que, selon l'ancienne institution, il falloit avoir été sept ans dans l'ordre, avant que de pouvoir être reçu *maître* ; mais on n'y regarde pas de si près.

R. du maître. Sept ans & plus.

D. Quelle heure est-il ?

R. Si c'est le matin, on dit, midi ; l'après-midi, midi plein ; le soir, minuit ; après minuit, minuit plein.

D. Comment

D. Comment voyagent les apprentis & les compagnons? *Ou d'où venez-vous?*

R. De l'occident vers l'orient.

C'est que le récipiendaire entre par la porte d'occident, & qu'on le fait avancer en trois temps vers celle d'orient, où est le maître de la loge; voyez ci-dessus pag. 46. Sur quoi il faut observer que l'auteur du *secret des Francs-Maçons* a oublié de remarquer que le premier temps, ou le premier pas, se fait de la porte d'occident à l'équerre; le second, de l'équerre à la lettre G; & le troisieme, de la lettre G au compas, toujours les pieds en équerre.

D. Pourquoi?

R. Pour aller chercher la lumiere.

D. Comment voyagent les maîtres *ou d'où venez-vous?*

R. du maître. De l'orient vers l'occident; *ou de l'orient, pour aller dans toutes les parties de la terre.*

D. Pourquoi?

R. du maître. Pour répandre la lumiere.

D. Si un de vos freres étoit perdu, où le trouveriez-vous?

R. Entre l'équerre & le compas.

D. Quel est le nom d'un maçon?

R. du maître. Gabaon.

Quelques-uns disent *gabanon*, mais mal.

D. Et celui de son fils ?

R. *du maître.* *Lufon.*

Prononcez *loufroun*. Cette prononciation est cause, que quelques-uns, & sur-tout les François, disent & écrivent *louveveau*; mais c'est une faute.

D. Quel privilege le fils d'un maçon a-t-il en loge ?

R. *du maître.* D'être reçu avant tout autre, même avant une tête couronnée.

D. Lorsqu'un maçon se trouve en danger, que doit-il dire & faire pour appeller ses freres à son secours ?

R. Il doit mettre les mains jointes sur sa tête, les doigts entrelacés, & dire: à moi, les enfants (ou fils) de la veuve.

D. Que signifient ces mots ?

R. Comme la femme d'Hiram demeura veuve quand son mari eut été massacré, les maçons, qui se regardent comme les descendants d'Hiram, s'appellent *fils* (ou *enfants*) de la veuve.

D. Quel est le mot de passe de l'apprenti ?

R. Tubulcain.

D. Celui du compagnon ?

R. Schibboleth.

D. Et celui du maître ?

R. *du maître.* Giblim.

Ces trois *mots de passe* ne sont guere en usage qu'en France, & à Francfort sur le Mein. Ce sont des especes de *mots du guet*, qu'on a introduits pour s'assurer d'autant mieux des freres que l'on ne connoît point.

Quelques-uns prétendent que les maîtres s'entredemandent aussi le mot de maître, qui est *mak-be-nak* : mais si cela se fait, c'est un abus. On évite au contraire, autant qu'il se peut, de prononcer ce mot, parce qu'on le regarde en quelque sorte comme sacré. Les seules occasions où on le prononce, sont la réception du maître, qui a été décrite, & lorsqu'on examine un frere visiteur, qui est entré dans la loge en s'annonçant comme maître, voyez ci-après les *remarques*.

D. Quelle est la peine du profane qui se glisse dans la loge ?

R. On le met sous une gouttiere, une pompe ou une fontaine, jusqu'à ce qu'il soit mouillé depuis la tête jusqu'aux pieds.

D. Où tenez-vous le secret des Francs-Maçons.

R. Dans le cœur.

D. En avez-vous la clef ?

R. Oui.

D. Où la tenez-vous ?

R. Dans une boîte d'ivoire.

Cette clef, c'est la langue ; & la boîte d'ivoire, les dents.



Questions que l'on ajoute à quelques-unes des précédentes, lorsqu'un franc-Maçon étranger demande à être admis dans une loge.

D. **D'**Où venez-vous ?

R. De la loge de St. Jean.

On a vu ci-dessus la raison de cette réponse.

D. Qu'apportez-vous ?

R. Bon accueil au frere visiteur.

On appelle freres visiteurs, les Francs-Maçons qui ne sont point membres de la loge, où ils se présentent.

D. N'apportez-vous rien de plus ?

R. Le grand-maître de la loge vous salue par trois fois trois,

S'il est chargé de quelque commission de la part d'une autre loge, il s'en acquitte après cette réponse.

Voilà beaucoup plus de questions, qu'on n'en fait jamais à aucun Franc-Maçon : je doute même qu'il y ait un seul maître qui les sache toutes. Il pourroit arriver cependant que l'on en fit d'autres sur les cérémonies de la réception, sur les desseins des loges, sur ce qui se pratique dans les assemblées, &c. Mais si celui que l'on interroge est Franc-Maçon, il lui sera aisé de satisfaire à toutes ces questions ; & s'il ne l'est pas, il peut s'instruire amplement par le moyen de ce livre.

S E R M E N T

Que font les Francs-Maçons à leur première réception, en tenant la main sur l'évangile.

FOi de gentilhomme (20), je promets & je m'oblige devant Dieu, &

(20) On a dit ci-dessus que c'est le titre que se donnent tous les Francs-Maçons, nobles ou non.

cette honorable compagnie , de ne jamais révéler les secrets des maçons & de la maçonnerie , ni d'être la cause directe ou indirecte , que ledit secret soit révélé , gravé , imprimé en quelques langues & en quelques caractères que ce soit. Je promets aussi de ne jamais parler de maçonnerie qu'à un frere , après un juste examen. Je promets tout cela , sous peine d'avoir la gorge coupée , la langue arrachée , le cœur déchiré ; le tout pour être enseveli dans les profonds abymes de la mer ; mon corps brûlé & réduit en cendres , & les cendres jetées au vent , afin qu'il n'y ait plus de mémoire de moi parmi les hommes , ni les maçons.

Voilà quel est la substance du serment : le sens en est toujours le même , quoiqu'il puisse y avoir quelque différence dans les termes. Par exemple , dans un endroit que je ne nommerai point , parce que les loges y sont interdites , au lieu de dire , je m'oblige devant Dieu , on dit , devant le grand architecte de l'univers. Ainsi du reste.

LE CHIFFRE
DES
FRANCS-MAÇONS.

ON voit par la planche gravée que ce chiffre est composé de deux figures différentes, dont l'une est formée par quatre lignes, qui en se coupant à angles droits, forment neuf cases, ou loges. Il n'y a que la case du milieu qui soit entièrement fermée : les autres sont ouvertes, ou d'un côté, ou des deux ; & le côté ou les côtés de l'ouverture sont différents dans toutes.

On écrit dans cette figure les lettres de l'alphabet, deux dans chaque case : cela mene jusqu'au *t*.

On trace ensuite la seconde figure, qui n'est composée que de deux lignes en sautoir. Cela forme quatre angles qui se joignent par le sommet, & qui sont tous posés différemment. C'est dans ces angles qu'on écrit les lettres

u, x, y, z.

F 4

Lorsqu'on veut se servir de ce chiffre, on trace la figure de la case, ou de l'angle, qui renferme la lettre dont on a besoin. Et comme dans la première figure qui va de l'*a* jusqu'au *t*, les lettres se trouvent deux à deux dans chaque case, & qu'il s'agit de distinguer la seconde lettre d'avec la première; on observe, lorsqu'on veut exprimer la seconde lettre, de mettre un point dans la figure qui représente la case. Ainsi, lorsqu'il me faut un *i*, qui se trouve dans la case du milieu, je trace une case carrée, fermée des quatre côtés: si c'est une *l*, je trace la même case, & je mets un point au milieu. Si j'ai besoin d'un *c*, je trace une case ouverte par en haut; & s'il me faut un *d*, la même case avec un point: ainsi du reste. Ceci n'a lieu que pour les lettres de la première figure; car pour celles de la seconde, comme elles y sont une à une, on ne fait que tracer la figure de l'angle qui les contient.

Après ces éclaircissements, on comprendra sans peine l'exemple de la planche, où ces mots, *le chiffre des*

Franco-Maçons rendu public, sont écrits en chiffre maçon.

L'alphabet que l'on voit ici est fait pour le François, qui n'emploie ni le *k*, ni le *W*. Il est facile de l'étendre aux autres langues en y ajoutant ces deux lettres & même l'*v* consonne : il n'y a qu'à placer trois lettres dans une ou dans deux cases, & mettre deux points au lieu d'un, lorsqu'on aura besoin de la troisieme lettre.

Si messieurs les Franco-Maçons changent leur chiffre, comme ils y seront sans doute obligés, pour ne plus exposer leurs mysteres à la profanation, je puis leur en apprendre un qui est démonstrativement indéchiffrable. Il a de plus cette propriété singuliere, que tout le monde peut en savoir la methode, & avoir les mêmes tables dont il faut se servir, & que cependant il n'y a que la personne à qui l'on écrit, qui puisse déchiffrer la lettre.





SIGNES,
 ATTOUCHEMENTS ET MOTS
 DES FRANCS-MAÇONS.

Comme les signes, les mots & les attouchements n'ont pas toujours été rapportés dans ce recueil avec tout le soin requis, j'ai cru devoir en donner une description exacte, & en expliquer le véritable usage. On sera bien aise d'ailleurs de les trouver ici tous rassemblés pour n'avoir pas la peine de les aller chercher en différents endroits du livre

Pour les apprentis.

Le premier *signe* que se font les apprentis, est le *guttural*. On porte la main droite au côté gauche du cou sous le menton. Il faut que la main soit posée horizontalement, les quatre doigts étendus & ferrés, & le pouce (21)

(21) L'auteur du *secret des Francs-Maçons* dit que le pouce doit être élevé perpendiculairement; mais il se trompe,

abaissé, de façon qu'elle forme une espece d'équerre. Voilà le premier temps. Le second consiste à retirer la main sur la même ligne, au côté droit de la gorge; & pour le troisieme, on laisse retomber la main sur la cuisse en frappant sur la basque de l'habit. Tout cela se doit faire d'un air dégagé, sans trop marquer les trois temps; on ne les distingue ici que pour faire mieux comprendre le signe.

Si celui à qui on fait le signe est aussi Franc Maçon, & qu'il ne soit qu'apprenti, il répète le signe; & s'il est compagnon ou maître, il lui est libre de répondre, ou par le signe *pectoral*, ou par celui d'apprenti. Cela fait, le premier s'approche & lui appuie le pouce droit sur la premiere jointure (22) de l'*index* (ou premier doigt) de la main droite. C'est l'*attouchement*; on l'appelle le signe *manuel*. Le second frere le répète, avec cette différence que s'il est compagnon, ou maître, il

(22) C'est celle qui joint le doigt à la main,

appuie son pouce sur la jointure du second doigt de l'apprenti. Dans la regle, on ne devroit répondre que par le signe d'apprenti, parce que celui qui interroge peut n'être que frere servant, & qu'en lui répondant autrement on court risque de lui découvrir le signe du compagnon ou du maître. Après le signe ils épellent ensemble le mot *jakin*, de la façon qu'on l'a expliqué dans le catéchisme.

Le mot de passe des apprentis est *tubulcain*. Ces mots de passe, tant des apprentis que des compagnons & des maîtres, ne sont pas d'un usage général.

Pour les compagnons.

Le *signe* du compagnon consiste à porter la main droite sur la poitrine, & à l'endroit du cœur, les quatre doigts étendus & ferrés, le pouce écarté à peu près en équerre, & le bras éloigné du corps, afin de faire avancer le coude. C'est le *pectoral*. On s'en sert aussi en loge lorsqu'on a quelque chose à dire qui concerne l'ordre,

& sur-tout lorsqu'on s'adresse au vénérable.

L'*attouchement* est le même que celui des apprentis, avec cette différence qu'il se fait sur le second doigt.

Le *mot* est *boaz*, qu'on épelle & qu'on prononce comme *jakin*.

Le *mot de passe* est *schibboleth*.

Pour les maîtres.

Les maîtres emploient le même *signe*, le même *attouchement* & le même *mot* que les compagnons.

Leur *mot de passe* est *giblim*.

Il y a pourtant un *mot*, un *attouchement* & un *signe* particuliers aux maîtres.

Le *mot* est *mak-benak*; mais il est rare qu'on le fasse prononcer, parce qu'on le regarde comme sacré. On ne s'avise guere non plus d'en venir à l'*attouchement* de maître, qui se fait en passant le pouce droit entre le pouce droit & le premier doigt de celui que l'on touche, & en lui embrassant le dedans du poignet avec les autres quatre doigts, écartés & un peu pliés en

forme de ferre, de façon que le doigt du milieu appuie sur le dedans du poignet: on se joint ensuite corps à corps, & on s'embrasse comme je l'explique ci-dessous, pag 136, 137.

Le *signe* de maître est de faire l'équerre avec la main, de la façon qui a déjà été expliquée plusieurs fois; de l'élever horizontalement à la hauteur de la tête, & d'appuyer le bout du pouce sur le front; & de-là descendre ensuite dans la même position au dessous de la poitrine, en mettant le bout du pouce dans le creux de l'estomac. Mais ce signe n'est d'usage qu'en loge, & seulement à la réception des maîtres. Il n'a pas été exactement expliqué ci-dessus page 88.

Outre ces *signes*, il y en a encore un, mais dont on fait peu d'usage hors des loges, quoiqu'il serve indifféremment aux apprentis, aux compagnons & aux maîtres. C'est le *pédestal*. On le fait en mettant les deux talons l'un contre l'autre, & en écartant le bout des pieds, de façon qu'ils forment une équerre.

 REMARQUES

Sur divers usages de la Maçonnerie.

I. **L** y a des freres qui, dans les lettres qu'ils écrivent, mettent une équerre, un compas, ou quelque autre symbole de l'ordre, au dessus ou dessous, ou à côté de leur signature. C'est ainsi qu'en a usé l'auteur de l'épître dédicatoire du *secret des Francs-Maçons*. Mais c'est un abus introduit par l'ignorance ou par l'ostentation des novices. Un Franc-Maçon bien instruit, qui écrit à un frere, ne doit employer que cette formule, *je vous salue par le nombre ordinaire*, & y joindre trois *Ec. Ec. Ec.* Ce nombre ordinaire est le nombre de *trois*. On fait que les Francs-Maçons, en loge & à table, font tout par *trois*. Mais quand c'est une loge qui écrit à une autre, alors on ajoute quelque'un des symboles dont j'ai parlé; & de plus on écrit en équerre l'inscription

ou la tête de la lettre, comme on voit
ici le mot de *mon sieur*,

MON

SIEUR

II. Les *freres-servants* ne deviennent non-seulement jamais maîtres, comme il est dit dans le *secret des Francs-Maçons*, mais même ils ne peuvent jamais devenir compagnons.

Dans chaque loge il y en a toujours un au moins. Il est le *bedeau* de la loge.

III. Pour être ce qu'on appelle *membre de loge*, il faut avoir sa demeure dans le lieu où la loge est établie, & fournir aux contributions qui se font tous les mois, & tous les jours d'assemblée. Ceux-là seuls peuvent aspirer aux dignités. Ordinairement on est membre de la loge où l'on a été reçu : mais on peut pourtant devenir membre d'une autre loge, sur tout lorsqu'on change de lieu.

IV. Voici l'examen qu'on fait subir à un *frere visiteur*, qui s'annonce à la

loge comme *maître*. Il frappe trois coups à la première porte, & lorsqu'on lui a ouvert, il dit : *je suis frere & maître*. Un des apprentis, qui font la garde à la porte, l'annonce à la loge ; & aussi-tôt le maître de la loge envoie un des deux surveillans pour l'examiner sur le catéchisme, sur l'attouchement du poignet, & sur ce qu'on appelle *les cinq points de la maîtrise*, qui sont de se joindre pied contre pied, genou contre genou, poitrine contre poitrine, joue contre joue ; de se passer réciproquement le bras gauche par dessus l'épaule, & de s'appuyer la main gauche en forme de ferre sur le dos. [Ce sont les cérémonies qui se pratiquent à la réception du maître.] Si le frere visiteur satisfait à tout, on l'introduit dans la loge, & on en fait fortir tous les apprentis & les compagnons, de sorte qu'il n'y reste que des maîtres. Le maître de la loge ordonne alors au même surveillant de faire répéter à l'étranger les attouchements qu'on lui a fait faire dans l'antichambre, après quoi il lui dit lui-même de

prononcer le mot de maître. [Ce mot, comme on fait, est *mak-benak* (23), & se prononce moitié à l'oreille droite, & moitié à la gauche. Dans la regle on ne le prononce jamais que dans cette occasion, & à la réception d'un maître.] Cela fait, le maître étranger est reconnu pour tel, & traité avec toute cordialité possible.

V. La maniere dont les Francs-Maçons assistent leurs pauvres, mérite d'être rapportée. Ils ne font aucune différence à cet égard, entre les étrangers, & ceux de la ville même. Il n'est pas nécessaire, non plus, que les premiers aient des lettres de recommandation, ou qu'ils soient connus; il suffit qu'ils soient en état de soutenir l'examen. Si c'est un étranger, il se présente à la loge, & frappe trois coups à la premiere porte, de la même maniere que cela se pratique pour la réception d'un apprenti. Les deux derniers ap-

(23) C'est ainsi qu'il faut l'épeller, & non pas avec deux c.

prentis (24), qui se tiennent à la porte l'épée à la main, lui ouvrent & lui demandent *qui il est, & ce qu'il veut*. Il répond: *je suis frere, & je veux entrer*. On l'introduit dans l'antichambre, & l'un des deux apprentis se détache pour aller dire au maître de la loge qu'il est arrivé un étranger. Sur cela, le maître ordonne à l'un des surveillants de suivre l'usage de l'ordre qui consiste dans un rigoureux examen sur les signes, les attouchements, les mots & le catéchisme. Quand le surveillant est bien convaincu que celui qui se présente est un frere, il le mene dans la chambre de l'assemblée où il est reçu avec distinction & avec amitié. Alors l'étranger expose ses besoins, & demande quelques secours, en s'adressant, non au maître seul, mais à toute la compagnie; & aussi-tôt le maître ordonne au trésorier de lui donner la somme fixée par les statuts qui

(24) Il y a des loges où la premiere porte est gardée par deux freres-servants, & la seconde par deux apprentis.

peut aller à quatre ou cinq ducats, & qui se tire de la caisse commune. Cette caisse s'appelle *la caisse des pauvres*. On y met en réserve pour de pareilles aumônes, l'argent que les récipiendaires donnent le jour de leur entrée. Si la somme dont j'ai parlé ne suffit point à l'étranger, il prie la loge de lui en accorder davantage; & alors le maître fait faire en sa présence une quête dans l'assemblée.

Dans les endroits où les loges ne sont pas publiques, il faut qu'un étranger qui se trouve dans le besoin, tâche, par le moyen des signes, de découvrir quelque frere. Lorsqu'il en a trouvé un, celui-ci est obligé de lui enseigner la maison du grand-maître. L'étranger s'y rend, & après avoir subi l'examen, le maître envoie le bedeau de la loge faire une collecte chez tous les freres, & remet à l'étranger l'argent qui a été recueilli.

Cette obligation, d'exercer la charité, est une des maximes fondamentales de l'ordre dont on jure l'observation, & qu'on a soin de répéter tou-

tes les fois que l'on tient loge. Elle est cependant assez mal observée, s'il en faut croire certains Francs-Maçons. J'en connois même qui m'ont dit avoir trouvé des freres, qui pour ne pas être obligés de mettre la main à la bourse, feignoient de n'être point de la société. Je suis persuadé que ceux qui me parloient ainsi avoient leurs raisons : mais je ne doute pas que les autres n'eussent aussi les leurs, & je les trouverois fort à plaindre d'être obligés de nourrir tous les fainéants que le bruit de leur charité attire dans l'ordre.

VI. Le titre de *maître de loge*, & celui de *grand-maître*, se confondent fort souvent lorsqu'on parle d'une loge assemblée. Cela vient de ce qu'il y a plusieurs *maîtres* dans une loge, & que pour les distinguer de celui qui préside, on nomme quelquefois celui-ci le *grand-maître*, dont effectivement il représente la personne. Mais cela n'empêche pas qu'on ne s'entende. Tout le monde fait qu'il n'y a qu'un *grand-maître* pour chaque pays, & que les chefs des loges particulieres ne sont que *maîtres de loge*.

VII. Ce qu'on appelle proprement *la loge*, c'est-à-dire, les figures crayonnées sur le plancher les jours de réception, doit être *crayonné* à la lettre, & non pas peint sur une toile, que l'on garde exprès pour ces jours-là dans quelques loges: cela est contre la règle.

A propos de ces figures, je remarquerai que quelques-uns mettent un *globe*, au lieu de la *sphere*, que j'ai fait représenter dans le *véritable plan de la loge des apprentis*. Il est rare même que d'un pays ou d'une ville à l'autre, il n'y ait quelque petite différence dans le choix ou dans l'arrangement de ces symboles. Mais les desseins que j'ai fait graver sont les plus conformes à l'ancien institut.

F I N.

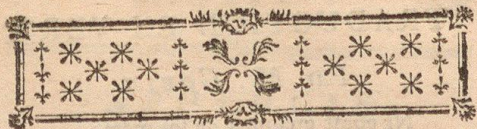
a b	c d	e f
g h	i l	m n
o p	q r	s t



Le chiffre des Francs-Maçons
 rendu public.

OL UOOLELNL ULF LNLJUL
 CJULTEF NLJLV JVJOU

CHANSONS



CHANSONS

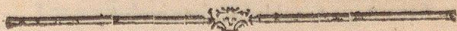
D E L A

TRÈS-VÉNÉRABLE CONFRÉRIE

D E S

FRANCS-MAÇONS,

Précédées de quelques pieces de Poésie.



NORMA MORUM.

FIDE Deo , diffide tibi , fac propria , castas
Funde preces , paucis utere , magna fuge.
Multa audi , dic pauca , tace abdita , disce
minori

Parcere , majori cedere , ferre parem.
Tolle moras , minare nihil , contemne superbos ;
Fer mala , disce Deo vivere , disce mori.


G

TRADUCTION EN VERS,

Par Mr. GOBIN.

Ne point présumer de soi-même ,
 S'appuyer sur l'Être suprême ,
 Ne former que d'utiles vœux ,
 Se contenter du nécessaire ,
 Ne se mêler que d'une affaire ,
 C'est le sûr moyen d'être heureux :
 Les grands emplois sont dangereux.
 Ne point révéler de mystere ,
 Tout entendre , mais peu parler ;
 Sentir son avantage , & ne point accabler
 Celui sur qui nous avons la victoire ;
 Savoir céder aux grands , supporter ses égaux ;
 Mépriser l'orgueilleux , fût-il couvert de gloire ;
 Ne s'étonner de rien , soutenir tous les maux ,
 Quoique l'adversité nous blesse ,
 Sans nous troubler & sans ennui ;
 Bannir tout genre de paresse ;
 Et pour le dire enfin , la plus haute sagesse
 Est , en vivant pour Dieu , de mourir avec lui.





 A P O L O G I E

DES FRANCS-MAÇONS,

*Par frere PROCOPE, Médecin & Franc-
Maçon.*

QUOI ! mes freres , souffrirez-vous
 Que notre auguste compagnie
 Soit sans cesse exposée aux coups
 De la plus noire calomnie ?
 Non , c'est trop endurer d'injurieux soupçons ;
 Souffrez qu'à tous ici ma voix se fasse entendre ;
 Permettez-moi de leur apprendre
 Ce que c'est que les Francs-Maçons .

Les gens de notre ordre toujours
 Gagnent à se faire connoître ,
 Et je prétends , par mes discours ,
 Inspirer le desir d'en être .
 Qu'est-ce qu'un Franc - Maçon ? en voici le
 portrait :
 C'est un bon citoyen , un sujet plein de zele ;
 A son prince , à l'état fidele ,
 Et de plus , un ami parfait .

Chez nous regne une liberté ,
 Toujours soumise à la décence ;

Nous y goûtons la volupté,
 Mais sans que le ciel s'en offense.
 Quoiqu'aux yeux du public nos plaisirs soient
 secrets,
 Aux plus austeres loix l'ordre fait nous astreindre;
 Les Francs-Maçons n'ont point à craindre,
 Ni les remords, ni les regrets.

Le but où tendent nos desseins,
 Est de faire revivre Astrée,
 Et de remettre les humains
 Comme ils étoient du temps de Rhée.
 Nous suivons tous des sentiers peu battus,
 Nous cherchons à bâtir, & tous nos édifices
 Sont, ou des prisons pour les vices,
 Ou des temples pour les vertus.

Je veux, avant que de finir,
 Nous disculper auprès des belles,
 Qui pensent devoir nous punir
 Du refus que nous faisons d'elles.
 S'il leur est défendu d'entrer dans nos maisons;
 Cet ordre ne doit pas exciter leur colere:
 Elles nous en loueront, j'espere,
 Lorsqu'elles sauront nos raisons.

Beau sexe, nous avons pour vous,
 Et du respect, & de l'estime;
 Mais aussi nous vous craignons tous,
 Et notre crainte est légitime.

Hélas! on nous apprend pour premiere leçon,
 Que ce fut de vos mains qu'Adam reçut la pomme
 Et que sans vos attrait, tout homme
 Seroit peut-être un Franc-Maçon.

Q U A T R A I N ,

Par Frere R I C A U T.

POUR le public un Franc-Maçon
 Sera toujours un vrai problème,
 Qu'il ne sauroit résoudre à fond,
 Qu'en devenant maçon lui-même.

LES FRANCS-MAÇONS.

S O N G E.

ILLUSTRE Franc-Maçon, dont le cœur trop
 discret
 Refuse à l'amitié le tribut d'un secret,
 Apprends que j'ai percé les ombres du mystère;
 Ecoute le récit d'un songe qui m'éclaire.

Avant que le dieu du repos
 Répandît sur mes yeux les humides pavots;

Frappé de la brillante image
 De ces siècles heureux soustraits à l'esclavage,
 De la frivole vanité
 Je regrettois ces jours où l'homme vraiment
 sage,
 Et peu jaloux d'une vaine splendeur,
 Par la seule vertu décidoit la grandeur.
 S'est-il donc écoulé pour ne plus reparoître,
 Cet ange plein d'attraits ?
 Le ciel, sensible à mes regrets,
 Ne le fera-t-il pas renaître ?

Je soupirois encor, quand un songe charmant,
 Sur les pas du sommeil, dans ce sombre moment,
 Fit à mon désespoir succéder l'espérance :

« Ce temps heureux peut revenir ;
 » Mes loix vont régner sur la France ;
 » Le présent me répond d'un heureux avenir.
 C'étoit la voix de la nature.

Mille graces sans fard composoient sa parure ;
 Les innocents plaisirs, les vertus sur ses pas
 Fixoient les cœurs heureux qu'attiroient ses
 appas ;

Suis-moi, dit la déesse ; & que ton cœur ad-
 mire

Le rapide progrès de mon naissant empire.
 Pour payer tes desirs, je dévoile à tes yeux
 Un spectacle enchanteur, préparé pour les dieux.
 Arrête tes regards, & que ton cœur contemple
 Mes fideles sujets assemblés dans mon temple.

Là , tous les cœurs unis , sans gêner leurs desirs ,
Font germer les vertus dans le sein des plaisirs.
Au tumulte des cours ils préférèrent mes fêtes ;
C'est ici que l'on voit les plus superbes fêtes
Déposer leurs grands noms au pied de mes
autels ;

Et malgré la fierté qu'inspire la fortune ,
Ses favoris rangés sous une loi commune ,
Donner le nom de frere au moindre des mortels ;
Voilà sur les humains ma plus belle victoire :
Elle rappelle aux grands la loi d'égalité ,
Et fait fouler aux pieds l'idole de la gloire.
Victime d'une aimable & noble liberté ;
Liberté qui n'a rien d'une injuste licence ,
Qui des rois & des dieux fait respecter les droits :
Mon regne a consacré la juste dépendance
Qu'imposé le pouvoir , & des dieux , & des
rois.

Ne t'étonne donc plus de l'heureuse harmonie
Qu'enfante l'unité de ce brillant accord ;
La troupe que tu vois par mes soins réunie ,
A choisi pour ses loix les mœurs du siècle d'or
Si le sexe est banni , qu'il n'en ait point d'alar-
mes ,

Ce n'est point un outrage à sa fidélité :
Mais je crains que l'amour , entrant avec les
charmes

Ne produise l'oubli de la fraternité.
Noms de frere & d'ami seroient de foibles armes
Pour garantir les cœurs de la rivalité :

Dans le sexe charmant trop *d'amabilité*
 Exige des soupirs & quelquefois des larmes ;
 Au plaisir d'être amis nuirait la volupté.

C'en est assez , dit l'aimable déesse ,
 Tu connois mes enfants , je ne t'ai rien celé ;
 Juge , par le secret que je t'ai révélé ,
 Si j'exige des cœurs une austere sagesse.
 Pour confondre un vain peuple & de folles ru-
 meurs ,

Des freres outragés va publier les mœurs ,
 Et ne soupçonne point d'énigme imaginaire.
 Leurs signes ne font rien ; pour être reconnus ,
 Ils n'ont d'autres signaux que ceux de leurs
 vertus.

S'il est quelque secret, c'est aux yeux du vulgaire,
 Pour qui tant de vertu fût toujours un mystere.
 A ces mots disparut le songe & le sommeil.
 Permettez , Francs-Maçons , qu'à l'instant du
 réveil ,

Je cherche à vous faire connoître.

Ne redoutez point les revers ;

Illustres citoyens , vous n'avez qu'à paroître,
 Pour ranger sous vos loix la France & l'univers.



C H A N S O N
D E S M A I T R E S.

Premier couplet ; seul.

Tous de concert chantons
 A l'honneur de nos maîtres ;
 A l'envi célébrons
 Les faits de leurs ancêtres :
 Que l'écho de leurs noms
 Frappe la terre & l'onde ,
 Et que l'art des maçons
 Vole par-tout le monde.

C H Œ U R.

A l'art royal pleins d'une noble ardeur ;
 Ainsi qu'à ses secrets rendons hommage :
 Tout bon maçon les garde dans le cœur ,
 Et de l'ancienne loge ils font le gage.

Autres couplets ; seul.

Les rois les plus puissants
 Que vit naître l'Asie ,
 Savoient des bâtimens
 La juste symmétrie ;

Et des princes maçons,
 Marqués dans l'écriture,
 Aujourd'hui nous tenons
 La noble architecture.

*Le cœur répète à chaque couplet
 A l'art royal, &c.*

Par leur postérité,
 L'art royal dans la Grece
 Parut dans sa beauté,
 Dans sa délicatesse;
 Et peu de temps après
 Vitruve, savant homme,
 L'accrut avec succès
 Dans la superbe Rome.

De-là tout l'occident
 Reçut cette science,
 Et principalement
 L'Angleterre & la France,
 Où parmi les loisirs
 D'une agréable vie,
 On jouit des plaisirs
 De la maçonnerie.

Nous qui voyons ces temps,
 Ces heureux temps, mes freres
 Et ce nectar charmant
 Remplir souvent nos verres,

Bénéfisons à jamais
Du monde l'architecte,
Qui joint à ses bienfaits
Ce jus qui nous humecte.



CHANSONS DES SURVEILLANTS.

Premier couplet ; seul.

ADAM à sa postérité
Transmit de l'art la connoissance ;
Et Caïn , par l'expérience ,
En démontra l'utilité :
C'est lui qui bâtit une ville
Dans un pays de l'orient ,
Où l'architecture civile
Prit d'abord son commencement.

C H Œ U R.

De notre art chantons l'excellence ;
Ses secrets font notre bonheur :
Exaltons sa magnificence ,
Qui des rois montre la grandeur.

Autres complets ; seul.

Jubal , le pere des pasteurs ,
 Fut le premier qui fit des tentes ,
 Où paisible il vivoit des rentes
 De ses innocentes sueurs.
 Cette architecture champêtre
 Servit depuis pour le soldat ;
 Et les héros que Mars fait naître ,
 L'embellissent de leur éclat.

Jamais Neptune sur ses eaux ,
 De l'architecture navale
 N'eût vu la grandeur martiale ,
 Ni des commerçants les vaisseaux ,
 Si Noé , savant patriarche ,
 Eclairé par le Tout-Puissant ,
 De sa main n'eût de la belle arche
 Construit le vaste bâtiment.

Les mortels devenant nombreux ;
 Aussi-tôt on vit l'injustice
 Joindre à la force l'artifice
 Pour opprimer les malheureux :
 Le foible alors pour se défendre
 Contre Nemrod , fier conquérant ,
 Enre ses forts alla se rendre ,
 Et lui résista vaillamment.

Le mépris du divin amour
Fit que les hommes fanatiques
Bientôt après firent des briques
Pour Babel la fameuse tour :
La différence du langage
Vint déconcerter ces maçons ,
Qui renoncèrent à l'ouvrage ,
Contents d'habiter des maisons.

Moïse par le ciel *guidé* (25)
Bâtit l'auguste sanctuaire ,
Où des vérités la lumière
Par l'oracle étoit *annoncé*.
Dès lors la sainte architecture
Pour l'idole étoit *profanée*
Et sa magnifique structure
Charmoit le mortel *étonné*.

Le pacifique Salomon
Avoit de son temps l'avantage
D'être des hommes le plus sage ,
Et le plus excellent maçon :
Il érigea de Dieu le temple ,
Qui fut le chef-d'œuvre de l'art ;
Et tous les rois , à son exemple ,
Furent maçons de toute part.

(25) On prie le poète (Franc-Maçon sans doute)
de faire accorder ici les règles de la grammaire avec
celles de la poésie.

De l'art toute la *majesté*,
 En Grece, en Egypte, en Sicile,
 A Rome, en France, en cette ville,
 De-là fut après *transporté*.
 Aujourd'hui nous passons l'Asie
 Par la beauté des bâtimens;
 Et mieux qu'elle avec l'ambrosie
 Nous buvons des vins excellents.

On reprend le chœur.

CHANSON
 DES COMPAGNONS.

Premier couplet ; seul.

ART divin, l'Être suprême
 Daigna te donner lui-même
 Pour nous servir de remparts,
 Que dans notre illustre loge
 Soit célébré ton éloge,
 Qu'il vole de toutes parts.

CHŒUR.

Que dans notre illustre loge
 Soit célébré ton éloge,
 Qu'il vole de toutes parts,

Autres couplets ; seul.

Soit que loin Phébus recule,
Soit que de près il nous brûle,
Toujours cet art nous défend.
C'est par la géométrie
Que la noble symmétrie
Des cinq beaux ordres dépend.

Faisons retentir sa gloire,
Honorons-en la mémoire
Par nos vers & nos chansons ;
Que le jus de la vendange
Se répande à sa louange
Parmi les bons compagnons.



C H A N S O N
D E S A P P R E N T I S.

Premier couplet.

F R E R E S & compagnons
De la maçonnerie,
Sans chagrin jouissons
Des plaisirs de la vie.

Munis d'un rouge bord ,
 Que par trois fois un signal de nos verres
 Soit une preuve que d'accord
 Nous buvons à nos freres.

Le monde est curieux
 De savoir nos ouvrages ;
 Mais tous nos envieus
 n'en feront pas plus sages.
 Ils tâchent vainement
 De pénétrer nos secrets , nos mysteres ;
 Ils ne sauront pas seulement
 Comment boivent les freres.

Ceux qui cherchent nos mots ,
 Se vantent de nos signes ,
 Sont du nombre des fots ,
 De nos fouscis indignes.
 C'est vouloir de leurs dents
 Prendre la lune dans sa course altiere
 Nous-mêmes serions ignorants
 Sans le titre de frere.

On a vu de tout temps
 Des monarques , des princes ,
 Et quantité de grands ,
 Dans toutes les provinces ,
 Pour prendre un tablier ,
 Quitter sans peine leurs armes guerrieres ,
 Et toujours se glorifier
 D'être connus pour freres.

L'antiquité répond
 Que tout est raisonnable ,
 Qu'il n'est rien que de bon ,
 De juste & vénérable
 Dans les sociétés
 Des vrais maçons & légitimes freres.
 Ainsi buvons à leurs santés ,
 Et vidons tous nos verres.

Joignons nous main en main ,
 Tenons nous ferme ensemble ,
 Rendons grace au destin
 Du nœud qui nous assemble ,
 Et soyons assurés
 Qu'il ne se boit sur les deux hémispheres
 Point de plus illustres santés
 Que celles de nos freres.

A ce dernier couplet , on dira trois fois la petite reprise. Voyez ci-dessous la suite.

SUITE DE LA CHANSON
 DES APPRENTIS ,

*Par le Frere * * *.*

F R E R E S & compagnons
 De cet ordre sublime ,
 Par nos chants témoignons
 L'esprit qui nous anime.

Jusque sur nos plaisirs
 De la vertu nous appliquons l'équerre,
 Et l'art de régler ses desirs
 Donne le nom de frere.

C'est ici que de fleurs
 La sageffe parée
 Rappelle les douceurs
 De l'empire d'Astrée.
 Ce nectar vif & frais,
 Par qui souvent s'allument tant de guerres,
 Devient la source de la paix
 Quand on le boit en freres.

Par des moyens secrets,
 En dépit de l'envie,
 Sans remords, sans regrets,
 Nous seuls goûtons la vie.
 Mais à des biens si grands,
 En vain voudroit aspirer le vulgaire;
 Nous-mêmes serions ignorants
 Sans le titre de frere.

Profanes, curieux
 De savoir nos ouvrages,
 Jamais vos foibles yeux,
 N'auront cet avantage.
 Vous tâchez follement
 De pénétrer nos plus profonds mysteres
 Vous ne saurez pas seulement
 Comment boivent les freres.

Si par hasard l'ennui
 Donne quelques alarmes ,
 Aussi-tôt contre lui
 Nous chargeons tous nos armes ,
 Et par l'ardeur d'un feu
 Plus pétillant que les foudres guerrières ,
 Nous chassons bientôt de ce lieu
 Cet ennemi des freres.

Buvons tous en l'honneur
 Du paisible génie,
 Qui préside au bonheur
 De la maçonnerie.
 Dans un juste rapport ,
 Que par trois fois un signal de nos verres
 Soit le symbole de l'accord
 Qui regne entre les freres.

Joignons-nous main en main ,
 Tenons-nous ferme ensemble ,
 Rendons grace au destin
 Du nœud qui nous assemble ,
 Et que cette unité
 Qui parmi nous couronne les mysteres ,
 Enchaîne ici la volupté
 Dont jouissent les freres.

On répète ces deux vers trois fois.

 D U O

POUR LES FRANCS-MAÇONS.

Par le frere NAUDOT.

LORSQUE sous le regne d'Astrée
 L'innocence guidoit nos pas,
 L'on ne voyoit point de combats,
 Ni la terre de morts jonchée.
 En voici, frere, la raison :
 Chaque homme étoit un Franc-Maçon,
 Tous les petits comme les grands,
 Sans nulle plainte ni murmure,
 Partageoient également
 Les biens que produit la nature.

 AUTRE CHANSON.

SUR notre ordre en vain le vulgaire
 Raisonne aujourd'hui ;
 Il veut pénétrer un mystere
 Au dessus de lui.
 Loin que la critique nous blesse,
 Nous rions de ces vains soupçons :
 Savoir égayer la sagesse,
 C'est le secret des Francs-Maçons.

Bien des gens disent qu'au grimoire
Nous nous connoissons,
Et que dans la science noire
Nous nous exerçons.
Notre science est de nous taire
sur les biens dont nous jouissons :
Il faut avoir vu la lumiere
pour goûter ceux des Francs Maçons.

Se comporter en toute affaire
Avec équité,
Aimer & secourir son frere
Dans l'adversité,
Fuir tout procédé mercenaire,
Consulter toujours la raison,
Ne point se lasser de bien faire,
C'est la regle d'un Franc-Maçon.

Accordez-nous votre suffrage
O sexe enchanteur !
Tout Franc-Maçon vous rend hommage
Et s'en fait honneur.
C'est en acquérant votre estime,
Qu'il se rend digne de ce nom :
Qui dit un ennemi du crime,
Caractérise un Franc-Maçon,

Samson à peine à sa maîtresse
Eut dit son secret,
Qu'il éprouva de sa foiblesse
Le funeste effet.

Dalila n'auroit pu le vendre,
 Mais elle auroit trouvé Samson
 Plus discret, & tout aussi tendre,
 S'il avoit été Franc-Maçon.

CHANSON,

Sur l'air de la Béquille.

LA lanterne à la main,
 En plein jour dans Athene,
 Tu cherchois un humain.
 Sévere; Diogene;
 De tous, tant que nous sommes,
 Visite les maisons;
 Tu trouveras des hommes
 Dans tous nos Francs-Maçons.

L'heureuse liberté
 A nos banquets préside;
 L'aimable volupté
 A ses côtés réside;
 L'indulgente nature
 Unit dans un maçon,
 Le charmant Epicure
 Et le divin Platon.

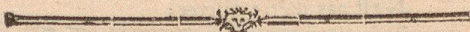
Pardonne, tendre amour,
Si dans nos assemblées
Les nymphes de ta cour
Ne sont point appellées.
Amour, ton caractère
N'est pas d'être discret;
Enfant, pourrois tu taire
Notre fameux secret?

Tu fais assez de maux,
sans troubler nos mysteres;
Tu nous rendrois rivaux,
Nous voulons être freres.
Notre chere famille
Redoute les débats
Qu'enfante la béquille
Du pere Barnabas.

Toutefois ne crois pas
Que des ames si belles
à voler sur tes pas
Soient constamment rebelles
Nos soupirs font l'éloge
Des douceurs de ta loi:
Au sortir de sa loge
Tout bon frere est à toi.

Mes freres, par ma voix
Un élève d'Horace,
Jaloux de votre choix,
Vous demande une place.

De la maçonnerie
 Il est bien plus épris,
 Que de la confrérie
 De certains beaux esprits.



CHANSON,

Sur l'air : *vl'à c'que c'est qu'd'aller
 au bois.*

DANS nos loges nous bâtissons :
 Vl'à c'que c'est qu'les Francs-Maçons ;
 Sur les vertus nous élevons
 Tous nos édifices ,
 Et jamais les vices
 N'ont pénétré dans nos maisons :
 Vl'à c'que c'est , &c.

Nos ouvrages sont toujours bons :
 Vl'à c'que c'est , &c.
 Dans les plans que nous en traçons ,
 Notre regle est sûre ;
 Car c'est la nature
 Qui guide & conduit nos crayons :
 Vl'à c'que c'est , &c.

Des autels pompeux nous faisons :
 Vl'à c'que c'est , &c.

Dans

Aux talents nous les consacrons,
 Les muses tranquilles
 Peuplent nos asyles
 De leurs illustres nourriçons :
 V'là c'que c'est , &c.

Beautés, pour qui nous soupignons,
 V'là c'que c'est , &c.
 Vos attraits que nous révérons ,
 De l'Etre suprême
 Sont l'image même ;
 C'est lui qu'en vous nous adorons :
 V'là c'que c'est , &c.

Aux profanes nous l'annonçons ;
 V'là c'que c'est , &c.
 Modérés dans leurs passions ,
 Discrets près des belles ,
 Sinceres, fideles ,
 Amis parfaits, bons compagnons :
 V'là c'que c'est , &c.

AUTRE Pour un Frere visiteur,
 sur l'air : *Nous vivons tous dans*
l'innocence.

Tous les plaisirs de la vie
 N'offrent que de vains attraits ,

Et leur douceur est suivie,
 D'armertume & de regrets,
 La seule maçonnerie
 Offre des plaisirs parfaits.

Par la tranquille innocence

Ce séjour est habité;
 Du poison de la licence
 Jamais il n'est infecté;
 Et c'est toujours la décence
 Qui regle la volupté.

C'est assez que l'on soit frere
 Pour former les mêmes vœux;
 Sans étude on y fait plaie,
 Sans remords on est heureux;
 Et nous goûtons sur la terre
 La félicité des cieux.

Parmi nous point de tristesse;
 Point d'amis froids & glacés,
 Par le feu de la tendresse,
 Tous nos cœurs sont embrasés;
 Nous nous le disons sans cesse,
 Sans jamais le dire assez.

A cet arbre favorable
 Nous devons notre bonheur;
 Que la fleur est agréable!
 Ah! que j'aime son odeur;
 Mais son fruit plus délectable
 Vaut cent fois mieux que sa fleur.

Fruit sacré, dont l'œil timide
Ose à peine s'approcher,
Jamais une ame perfide,
A toi ne peut s'attacher ;
Les cœurs que la vertu guide,
Seuls ont droit de te toucher.

Quels plaisirs de voir ensemble
Des freres si bien unis ?
L'innocence les assemble,
Elle en fait de vrais amis :
Sans cette vertu tout semble
N'offrir que d'affreux soucis.

Du maître de cette loge
Chantons l'aimable douceur ;
Aucun frere ne déroge
Sous son empire enchanteur ;
Nos vertus font son éloge,
Et nos plaisirs son bonheur.



 CHANSON

Qu'un Franc-Maçon peut chanter à
table & hors de la loge.

Par le frere de la TIERCE.

NOÉ, maçon très-vénérable,
Pour éclairer le genre humain,
Prit la grappe, fit le vin,
Liqueur aimab'e.

Que tout verre soit plein
De ce jus délectable :

Par ses esprits restaurons-nous.

Ah ! qu'il est doux ! (26)

En maçons honorons la table.

De notre art cet auguste pere
Par l'arche triomphe de l'eau,

Qui ne fut point le tombeau
D'un seul bon frere.

Il bâtit le tonneau,

La bouteille & le verre,

Et s'écria : restaurons-nous.

Ah ! qu'il est doux !

En maçons suivons la lumiere.

(26) Le chœur répète à chaque couplet : Ah !
qu'il est doux , &c.

C H A N S O N ,

Sur l'air : *Prends, ma Philis, prends
ton verre.*

C H Œ U R.

PERPETUONS dans notre ordre
Les plaisirs purs & parfaits ;
Que parmi nous le désordre
Ne s'introduise jamais.

Seul.

Descends , aimable sagesse ;
Parmi nous rien ne te blesse ,
Nos loges font tes palais.

C H Œ U R.

Perpétuons , &c.

Seul.

De l'amour qui nous enchaîne
On ne ressent nulle peine ,
Sa vertu regle nos faits.

C H Œ U R ,

Perpétuons , &c.

Scul.

La volupté, l'indécence,
L'envie & l'intempérance
N'ont chez nous aucun accès.

CHŒUR.

Perpétuons, &c.

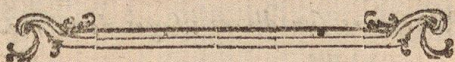
Scul.

C'est dans le lieux où nous sommes
Que nous apprenons aux hommes
A ne s'oublier jamais.

CHŒUR.

Perpétuons dans notre ordre
Les plaisirs purs & parfaits ;
Que parmi nous le désordre
Ne s'introduise jamais.

F I N.



T A B L E

D E S

P I E C E S

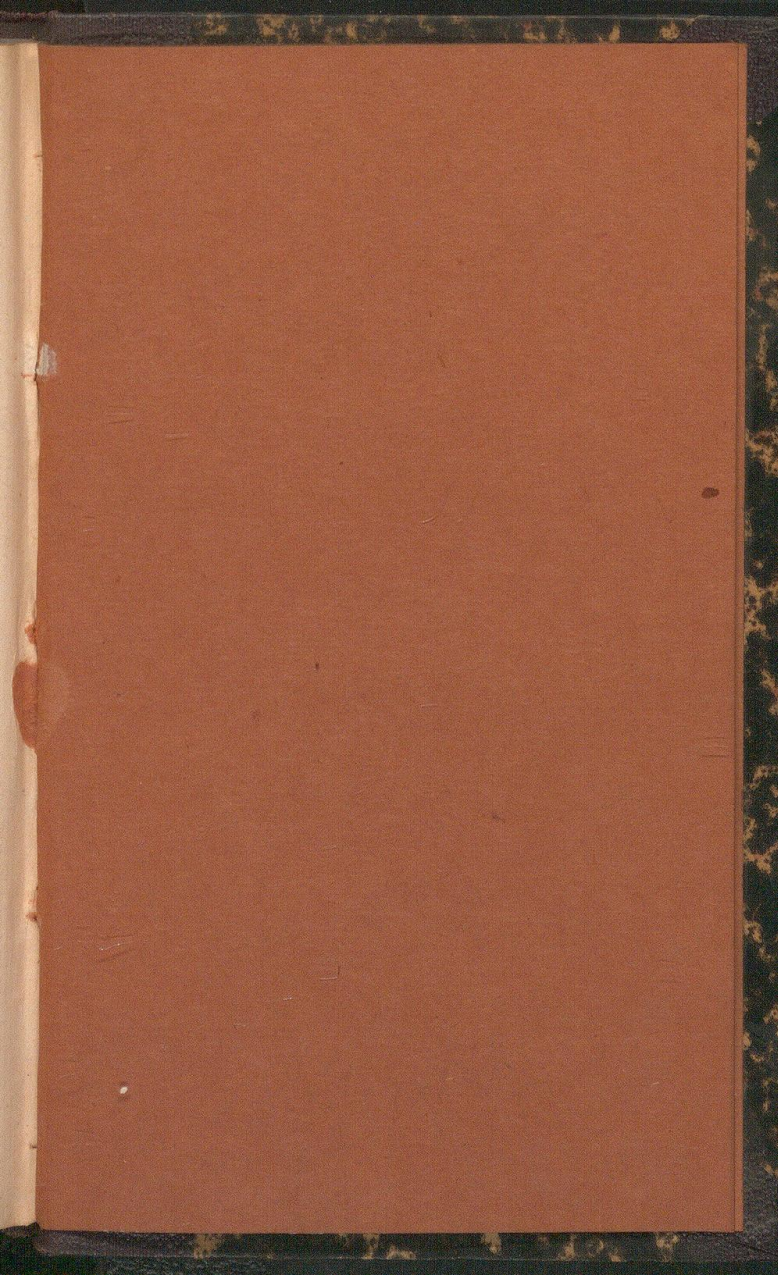
CONTENUES DANS CE LIVRE.

P Réface nécessaire.	Page iij
Épître au très-vénérable Procope.	xiiij
Avertissement.	xvj
Le secret des Francs-Maçons.	i
Supplément au secret des Francs-Maçons.	85
Réception du maître.	ibid.
Abrégé de l'histoire d'Hiram Adoniram ou Adoram.	98
Catéchisme des Francs-Maçons.	108
Questions, &c.	124
Serment que font les Francs Maçons.	125
Le chiffre des Francs-Maçons.	127 & 143
Signes, attouchements & mots des Francs-Maçons.	130

CHANSONS de la très-vénérable confrérie des Francs-Maçons , précédées de quelques piéces de poésie.

Norma morum.	145
Traductions en vers François, par M. Gobin	146
Apologie des Francs-Maçons.	147
Quatrain.	149
Les Francs-Maçons, songe.	ibid.
Chanson des maîtres.	153
Chanson des surveillants.	155
Chanson des compagnons.	158
Chanson des apprentis.	159
Duo sur les Francs-Maçons.	164
Chanson sur l'air de la béquille.	166
Autres chansons sur différents airs.	168
	& suiv.

F I N.



G. RAUTER'S W^{WE.} & SOHN
k. k. Universitäts-Buchbinderei
1. Bäckerstrasse 30
1886

